

**LUTTER À COUP DE « ET SI... »**  
**Des espaces-laboratoire pour résister à TINA**

Geoffrey Marcq et Emeline De Bouver

<b>INTRODUCTION</b>	<b>3</b>
<b>1. LE POUVOIR DES RÉCITS (ET LES RÉCITS DU POUVOIR)</b>	<b>4</b>
1.1. <i>Pétri-es d'histoires</i>	4
1.2. <i>Des récits plus acceptables que d'autres</i>	5
1.3. <i>TINA, un récit qui fait disparaître les choix</i>	9
1.4. <i>Un récit qui dépolitise et affaiblit</i>	12
<b>2. LES ESPACES-LABORATOIRE : LIEUX D'EMPOUVOIREMENT</b>	<b>18</b>
2.1. <i>Les lieux-laboratoire</i>	19
2.2. <i>Les fictions-laboratoire</i>	24
2.3. <i>Caractéristiques des espaces-laboratoire</i>	29
<b>3. MISES EN PRATIQUE DE L'ESPACE-LABORATOIRE</b>	<b>32</b>
3.1. <i>Un exemple d'animation : les labos-fiction</i>	33
3.2. <i>Quatre récits TINA-compatibles à éviter</i>	35
<b>CONCLUSION</b>	<b>41</b>
<b>RÉFÉRENCES</b>	<b>43</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>45</b>

**Couverture** : © Woman walking on a road in Glen Etive, Scotland, Designed by Freepik. URL : [https://www.freepik.com/free-photo/woman-walking-road-glen-etive-scotland\\_16434104.htm#fromView=search&page=1&position=2&uuid=57442b69-5ec4-42bc-9feb-c7dd62109881&query=Woman+walking+on+a+road+in+Glen+Etive%2C+Scotland](https://www.freepik.com/free-photo/woman-walking-road-glen-etive-scotland_16434104.htm#fromView=search&page=1&position=2&uuid=57442b69-5ec4-42bc-9feb-c7dd62109881&query=Woman+walking+on+a+road+in+Glen+Etive%2C+Scotland) (consulté le 30 juillet 2025)

# INTRODUCTION

Il y a une histoire qu'on se raconte beaucoup. Elle est très simple, mais elle se veut immense, recouvrant tout ce qui l'entoure. Elle se dit sans porte de sortie, sans alternative, sans altérité. Elle se pense avoir toujours été et être là pour toujours. Elle est la fin de l'Histoire, la fin des histoires.

Cette histoire, elle se prénomme TINA. « Il n'y a pas d'alternative » (*There Is No Alternative*). Avec ses corollaires « c'est ainsi », « c'est comme ça », « ça ne changera pas », « il faut être réaliste », elle touche à tout, à tout ce qui fait société. Elle assoit les dominations. Elle exprime et imprime ses idées en nous, elle les fait nôtres. TINA, ce n'est pas juste un vieux slogan du passé, c'est une réalité d'une grande actualité qui fait écho aux difficultés que rencontrent le secteur environnemental et le monde associatif aujourd'hui.

Cette étude défend et rappelle une idée assez simple : il y a des récits qui nous donnent du pouvoir et des récits qui nous privent de notre pouvoir. Il y a des récits qui nous permettent de nous réapproprier notre histoire, « d'être pleinement acteur[·rice] d'une histoire collective et partagée portée par un projet d'émancipation individuel et collectif » (MOC, 2019). Et il y en a d'autres qui enferment, qui réduisent les horizons du pensable, qui confisquent le pouvoir de donner sens et de construire notre histoire personnelle et commune.

Dans notre travail de formateurs et de formatrices, ou comme acteurs et actrices associatives, nous sommes sans cesse confronté·es<sup>1</sup> à l'impact des imaginaires et des récits dominants sur nos publics. Nous passons beaucoup de notre temps à questionner et à déconstruire des idées et des affirmations qui se prétendent inéluctables ou inattaquables. Nous réaffirmons inlassablement que des alternatives sont possibles.

Cette étude est construite dans la continuité de ce travail d'éducation permanente : il constitue une contribution pour nous outiller et nous aider dans ce travail. Parmi les pistes pour combattre les récits qui dépolitisent et pour renforcer ceux qui nous donnent du pouvoir, nous allons argumenter sur l'importance des espaces-laboratoire : espaces d'émergence, d'ouverture des possibles, de confrontation à l'altérité, d'expérimentation concrète où la pensée reste en mouvement pour éviter de se figer. Transformer nos collectifs et nos récits en des espaces-laboratoire sera le plaidoyer de cet article.

---

<sup>1</sup> Parce qu'on est à la fois masculin et féminin, en fonction du moment, du sujet, de l'humeur... parce qu'on porte nos ambivalences et nos contradictions de genre, nous nous sommes permis·es une adaptation libre, « façon maison », de l'écriture inclusive. La priorité est mise sur le confort de lecture tout en adoptant un style inclusif, même si cela se fait parfois au détriment d'une uniformité stricte dans la manière d'appliquer l'écriture inclusive. Nous allons notamment utiliser les « iel » et « iels » comme contraction de « il(s) » et « elle(s) », et les « elleux » pour signifier « elles » et « eux ».

Pour cela, cette étude commence par une première partie sur la force des récits et notamment l'impact de TINA. Nous introduisons la place importante qu'occupe les histoires et les récits pour ensuite nous attarder sur la notion de « fenêtre du pensable » qui explique que les histoires qui nous parlent ou les récits dominants bougent selon les époques et les milieux. Nous atterrissons dans la fin de cette première partie sur ce récit particulier, TINA, et son impact en termes de démobilitation. Dans la deuxième partie, nous explorons l'idée d'espaces-laboratoire pour comprendre comment des lieux et des fictions peuvent nous être utiles face aux récits qui ferment l'avenir. Enfin, dans la troisième partie, nous décrivons plus en détail un dispositif, le « labo-fiction »<sup>2</sup>, qui nous donne des pistes concrètes pour accompagner nos publics dans la création d'un espace-laboratoire autour de l'exploration de fictions.

## 1. **LE POUVOIR DES RÉCITS (ET LES RÉCITS DU POUVOIR)**

Pour comprendre pourquoi le slogan « *There Is No Alternative* » (il n'y a pas d'alternative – TINA) nous limite et comment nous pouvons nous en défendre et le renverser, il est nécessaire de comprendre en premier lieu la place qu'occupent les histoires et les récits dans nos vies et dans nos sociétés. Nous expliciterons ensuite la notion de fenêtre du pensable qui nous aidera à comprendre le mécanisme qui fait que certains récits sont plus audibles que d'autres, mais aussi que les idées dominantes ne le sont pas pour toujours. Nous reviendrons ensuite sur le récit particulier de TINA, qui nous sert d'exemple dans cette étude, pour montrer à quel point un récit, quand il est dominant et qu'il fige le pensable, peut avoir des impacts démobilisateurs. Ce récit s'infiltré aux bons endroits et lorsqu'il est utilisé comme arme de gouvernance, crée de la sidération, de l'isolement et renforce un sentiment d'impuissance.

### 1.1. Pétri-es d'histoires

Si nous devons porter attention aux récits qui nous entourent ou aux histoires que nous racontons, c'est parce que nous sommes pétri-es d'histoires. Depuis notre enfance, on nous raconte des histoires : pour nous amuser, pour transmettre une morale, pour faire lien. À travers ces histoires, nous apprenons des concepts, des façons de faire, des manières de parler. Depuis tout-e petit-e, nous racontons des histoires, à travers nos jeux, à nos camarades, à notre famille.

---

<sup>2</sup> Tel que développé par les Ateliers de l'Antémonde (2020).

Non seulement nous écoutons et nous racontons des histoires, mais nous cherchons à en trouver partout où nous portons notre attention. En 1944, les psychologues Marianne Simmel et Fritz Heider ont montré une courte vidéo à 114 personnes, avant de leur demander de la décrire. Dans cette vidéo, des formes géométriques sont déplacées sur un fond blanc : un petit triangle, un grand triangle, un rond et un rectangle. 112 des 114 personnes ont décrit les formes géométriques en termes d'individus, avec des intentions et des émotions, parfois en leur assignant un genre (Heider & Simmel, 1944).

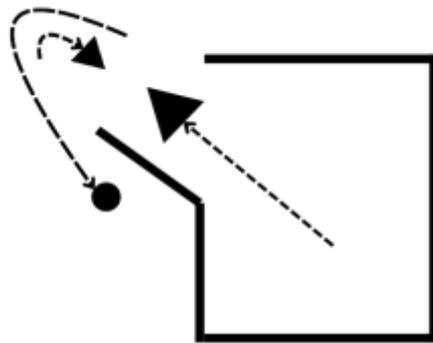


Figure 1 : Représentation de l'animation de Heider & Simmel.

En racontant la vidéo sous forme d'un récit avec des personnages, les participant·es ont donné du sens à ce qui était perçu et ont réussi à transmettre une idée de cette perception, ce qui aurait été plus ardu, plus long et certainement moins efficace en restant strictement dans la description de formes géométriques et de déplacements abstraits.

Toute communication significative se fait en racontant des récits, qu'ils soient réels ou pas. Notre monde, intériorisé, est un ensemble d'histoires et de récits cohérents entre eux. Lorsque nous cherchons à comprendre quelque chose ou quelqu'un, nous ne cherchons en réalité pas des faits, mais des récits. Plus important encore : lorsque nous cherchons à convaincre, nous racontons (Fisher, 1984). Avec nos récits, nous établissons des façons de vivre en commun, en communauté. Avec eux, nous transmettons aux générations suivantes une façon de vivre, une façon d'appréhender le réel. Les histoires et les récits sont fondamentaux dans ce que nous sommes. Notre cerveau est façonné par eux.

## 1.2. Des récits plus acceptables que d'autres

Les récits que nous construisons et que nous racontons se composent des idées qui traversent nos sociétés. Certaines idées peuvent faire consensus



## TOUT ÇA, C'EST DES HISTOIRES

Quelques définitions

Il y a des mots qui, dans leur sens et leur emploi, sont proches les uns des autres, voire se chevauchent gaiement. Nous parlons dans cette étude d'histoires et de récits. Qu'entend-on par ces termes ?

1. **Une histoire** est une intrigue : une suite d'évènements et d'actions réalisées par des personnes (ou personnages) dans des lieux et un temps donné. C'est le contenu brut de ce qui est raconté. C'est le « quoi ».
2. **Un récit** est la manière de structurer une histoire. On peut raconter la même histoire de multiples manières en organisant ces éléments de différentes façons, en mettant celui-ci en avant et en réduisant l'importance d'un autre. Un récit donne du sens (Porcher, 2022), déplace les points de vue, mobilise (Citton, 2010 ; Kraus & Urban, 2013) et peut être modelé (Lecolle, 2023). C'est le sens de ce qui est raconté.

(on les discute peu et les idées divergentes ou opposées ne sont pas mises en avant), d'autres peuvent faire controverse (on peut légitimement en débattre), ou encore être considérées comme déviantes (elles ne sont pas moralement dignes d'être mentionnées ou discutées) (Hallin, 1986).

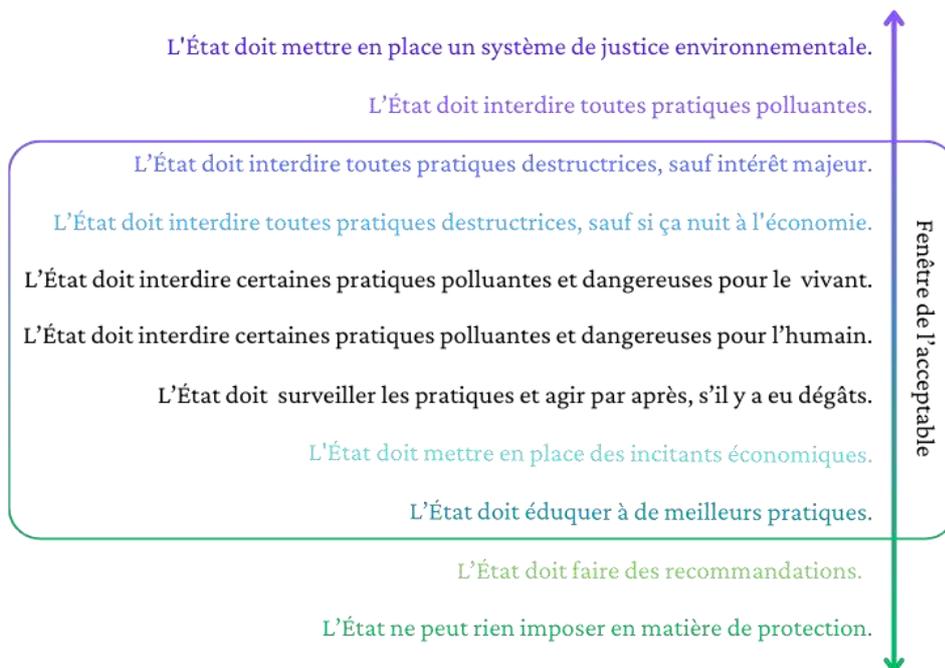
Pour penser cette façon dont certains récits semblent plus facilement audibles selon les époques, nous pouvons établir un continuum d'acceptabilité se centrant autour d'une idée, commune, admise, en usage. En s'en éloignant de chaque côté du continuum, on trouve les idées populaires, mais pas tout à fait en usage, ensuite les idées raisonnables, les idées acceptables, les idées radicales, puis ce qui est inacceptable ou inaudible.



Ce qui est acceptable et discutabile dans une société englobe les idées et les pratiques allant de celles d'usage à celles qui sont acceptables. Les idées radicales et inacceptables sont plus difficiles à discuter ou à pratiquer.

Si nous prenons comme exemple la place de l'État dans l'encadrement de pratiques économiques et industrielles destructrices du vivant, nous pourrions obtenir un continuum allant de « L'État ne peut rien imposer » à « L'État doit mettre en place un système de justice environnementale ». La

fenêtre de l'acceptable, de ce qui peut être discuté et mis en place se centrerait actuellement autour de l'idée communément admise que « L'État doit interdire certaines pratiques polluantes et dangereuses pour l'humain » et comprendrait des idées, toujours acceptables, mais moins partagées comme « L'État doit (juste) éduquer à de meilleurs pratiques » et « L'État doit interdire toutes pratiques destructrices, sauf intérêt économique majeur ».



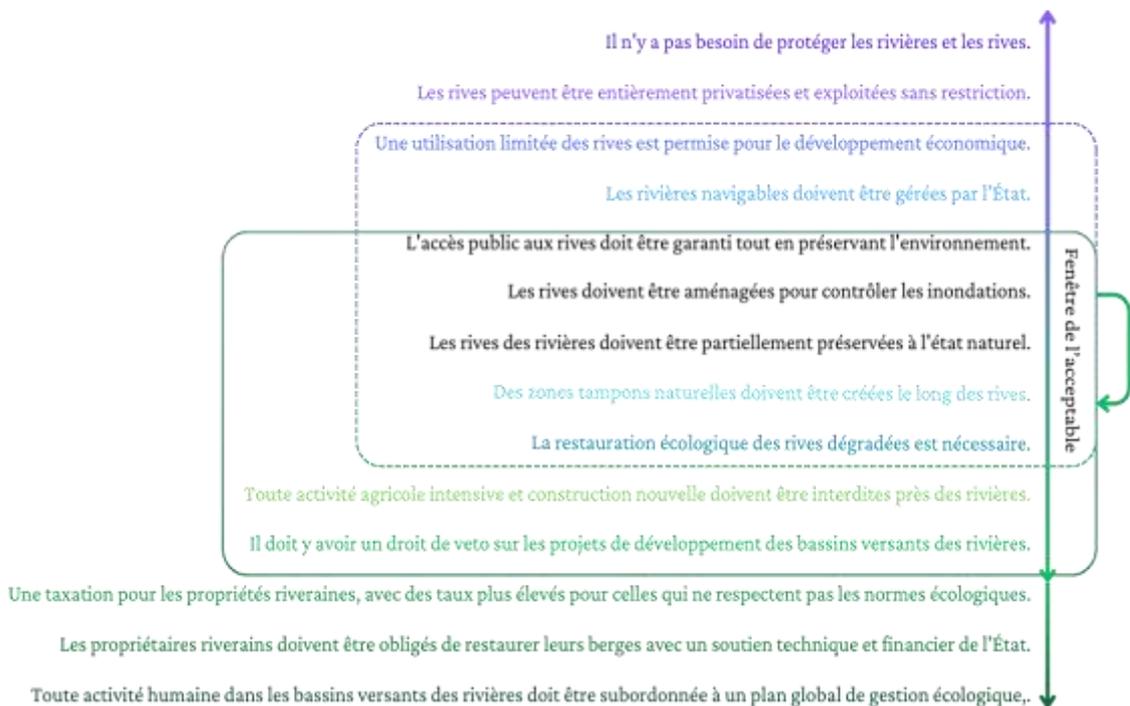
Ce qui est d'usage, socialement discutable, politiquement envisageable dans une société n'est pas définitif. La fenêtre d'Overton<sup>3</sup>, souvent nommée la fenêtre de l'acceptable, évolue avec le temps : elle s'élargit, se contracte, glisse dans un sens ou dans l'autre (Lehman, 2010). La fenêtre de l'acceptable se modifie par un double mouvement :

1. L'émergence et la diffusion d'idées jugées novatrices, radicales ou extrêmes qui s'introduisent dans le champ du pensable et qui décalent le « centre acceptable » vers elles, sans pour autant forcément les inclure.
2. Le décalage du centre (l'usage) dans un sens ou dans l'autre de l'axe peut faire entrer de nouvelles idées dans la fenêtre de l'acceptable, mais aussi faire sortir des idées jusqu'alors bien acceptées : des idées

<sup>3</sup> La fenêtre d'Overton est un concept développé par le Think-tank néolibéral étasunien Mackinac Center for Public Policy et nommé en l'honneur de son vice-président Joseph Overton. La fenêtre d'Overton désigne l'ensemble des politiques qu'un politicien peut soutenir sans apparaître trop extrême et garder (ou gagner) le soutien de son électorat (Lehman, 2010). La fenêtre d'Overton a été depuis utilisé bien au-delà de ce contexte. Dans cette étude, nous nous y référons par simplicité sous les termes de « fenêtre de l'acceptable ».

populaires, raisonnables et acceptables peuvent se décaler vers des positions radicales, extrêmes ou indiscutables (Lehman, 2010).

Par exemple, les idées autour de la protection des rives et des rivières ont beaucoup évolué dans notre pays aux nombreux anciens bassins industriels et pour lequel la rivière a été autant un moyen de transport qu'un site de relâche de déchets. Rappelons qu'il y a quelques décennies seulement, il était normal pour les industries de déverser leurs eaux polluées directement dans les rivières. Qui trouve encore cela acceptable aujourd'hui ? Grâce à des efforts de sensibilisation et d'alerte, mais aussi législatifs, il est devenu commun de penser que les rivières doivent être protégées des pollutions, au moins les plus graves. Suites aux inondations de juillet 2021, des citoyen·nes, des expert·es et des collectifs se sont positionné·es et ont milité pour une protection accrue des rives et des bassins en vue de se protéger contre de prochaines catastrophes. La fenêtre des politiques acceptables se déplace en accordance, faisant entrer des idées autrefois plus radicales dans le champ des possibles et en faisant émerger de nouvelles idées dans les marges.



La fenêtre bouge donc. Elle est cognée par les événements marquants, qui touchent profondément à ce que nous pensons être, à ce que nous ressentons, à l'image des morts et des maisons perdues lors des inondations, au sentiment de danger qui en résulte et à la prise de conscience de l'impréparation politique actuelle. Elle est bousculée par les manifestations, par les lanceurs et lanceuses d'alerte, par les engagements militants (à travers les actions directes, les résistances et les communications), par les mouvements plus radicaux qui ont (au moins) un pied hors d'elle (Malms, 2021). Elle se déplace lorsque nous réagissons aux injustices du quotidien,

aux déclarations racistes, aux blagues sexistes, à l'homophobie et à la transphobie « ordinaire », etc.

Surtout, elle est sensible à la répétition des idées. La répétition massive de notions à l'extérieur de la fenêtre, à sa marge ou bien plus loin, finissent par attirer la fenêtre vers elles, parfois jusqu'à les incorporer. C'est par exemple ce qui se passe aujourd'hui avec certaines idées d'extrême droite (voir encadré ci-dessous).

La fenêtre de l'acceptable est aussi mise en mouvement par les récits et les espaces inspirants. Retenons pour le moment qu'avec le déplacement de la fenêtre de l'acceptable, ce qui est impensable aujourd'hui peut devenir l'usage d'après-demain, ou s'en rapprocher. Les idées et les récits ne sont pas figés et peuvent bouger, certains récits devenant populaires, alors que d'autres sont décrédibilisés. Pour poursuivre dans cette exploration, revenons sur le récit qui nous sert d'exemple dans cet article – TINA – pour le comprendre et identifier ce qui est problématique avec un tel récit.

### 1.3. TINA, un récit qui fait disparaître les choix

*There Is No Alternative*, souvent raccourci à l'acronyme TINA, est, à l'origine, un slogan conservateur. S'il n'est pas né avec Margaret Thatcher, il lui est associé. Cependant, ce slogan dépasse la citation anecdotique et constitue davantage la pointe de l'iceberg d'un récit qui a de nombreuses implications sociales et occupe un grand espace dans nos imaginaires collectifs. C'est un récit qui cadre ce que nous pouvons penser, qui balise la fenêtre de l'acceptable, surtout en ce qui concerne le futur de nos sociétés et les décisions que nous devons prendre aujourd'hui pour le sécuriser. Ceux et celles qui le portent avancent qu'il n'y a pas d'alternative à l'austérité économique, au néo-libéralisme, à la dé-régularisation (de normes de



#### LA FENÊTRE BASCULE VERS L'EXTRÊME DROITE ?

##### Focus

La fenêtre d'Overton, telle que conceptualisée par l'institut Mackinac, n'est pas juste un modèle descriptif : Mackinac suggère l'utilisation de ce concept en mettant en avant des positions radicales, juste à la marge de la fenêtre, pour faire avancer des politiques néolibérales, et d'autres groupes s'en servent aussi de cette manière.

Ces dernières années, l'extrême droite a utilisé cette stratégie pour rendre acceptables des idées autrefois impensables, comme la préférence nationale ou des discours ouvertement racistes. Ce qui était auparavant scandaleux ou marginalisé dans les médias et la vie politique est désormais discuté et repris par des personnalités de droite ou des chroniqueur-euses d'émission quotidienne. La banalisation de ces idées a fait se déplacer la fenêtre vers des positions plus extrêmes, contribuant à la progression électorale de l'extrême droite ou de la droite radicale.

sécurité environnementales, sociales et économiques), à l'autoritarisme (d'État), au capitalisme débridé, etc.

L'« imaginaire TINA », c'est un récit « dans lequel une seule vision d'avenir est considérée comme légitime, au détriment d'autres formes d'imagination du futur » (Defilippi, 2022). Le récit proposé par TINA est celui d'une trajectoire unique : face aux défis dans lesquels le système, la société ou le gouvernement sont plongés, un seul chemin se dessine. Tous les autres sont non seulement à éviter, mais impossibles, voire impensables et impensés. TINA, c'est un « imaginaire institué qui verrouille le futur » (Sebbah & al., 2025).

Tracer l'avenir de notre société à partir de TINA, c'est restreindre au nom de la bonne gestion les chemins acceptables à une seule et unique voie de laquelle aucune alternative n'est possible, légitime ou digne d'être réfléchie. La fenêtre de l'acceptable est réduite et ne doit surtout plus jamais bouger. TINA qualifie donc aussi un type de discours qui masque l'action de choisir et de se positionner. Chaque choix est alors maquillé en nécessité absolue, en seule possibilité, en seule option viable masquant et dénigrant du même coup toute velléité à penser autrement ou à proposer autre chose. Avec TINA, l'avenir n'est pas une question de choix entre plusieurs options qui auront chacune des implications différentes et témoignent donc d'orientations politiques et d'échelles de priorisation différentes. Avec TINA, l'avenir, c'est faire le seul et unique bon choix qui existe, c'est écouter la voie de la nécessité dictée par la « réalité ». TINA masque donc les possibilités de choix, mais aussi l'existence même des récits, le fait que la réalité est sujette à interprétations et peut être racontée de plusieurs façons.

### *Un récit plus que jamais d'actualité*

L'expression *There Is No Alternative* a continué à voyager et à être employée, soit telle quelle (David Cameron en 2013), soit avec des modifications mineures (« alternativlos<sup>4</sup> » d'Angela Merkel en 2010 ; les myriades de variantes d'« il faut être réaliste »).

La rhétorique de l'austérité notamment, est construite sur l'idée d'une impossibilité de faire autrement et sur des choix qui ne seraient que le résultat du réel et de la nécessité, et non des choix politiques et stratégiques : « nous devons réduire les pensions, nous n'avons pas le choix », « nous devons supprimer les primes, c'est inéluctable », « nous devons continuer à

---

<sup>4</sup> Littéralement « sans alternative ». La chancelière Angela Merkel et son gouvernement ont, à de multiples reprises, utilisé ce mot pour justifier leurs choix politiques. Ainsi, selon elleux, il n'y avait pas d'alternatives à l'austérité budgétaire, à la réduction des investissements, aux réformes en matière de santé ou à l'extension de l'aéroport de Frankfort. L'impact de la formule a été assez fort : outre être devenue le « non-mot » de l'année 2010 en Allemagne, elle est à l'origine du choix du nom du parti d'extrême-droite allemand fondé en 2013 : *Alternative für Deutschland* (Alternative pour l'Allemagne).

sous-valoriser les soins de santé et l'enseignement, c'est dicté par la réalité économique, il n'y a pas d'alternative possible ».

« Il faut faire des économies » : un des leitmotivs du gouvernement actuel est l'omniprésence de l'idée qu'il faille faire des économies, que les finances publiques belges ne sont pas en bonne santé, qu'il faut les assainir. Les démonstrations des économies qui vont être réalisées n'en finissent pas d'être listées. Et tant pis si elles détricotent nos systèmes de sécurité sociales, sanitaires et environnementaux. Tant pis si elles tapent sur ceux qui sont déjà précarisé-es ou mis-es en danger dans notre société.

Cette rhétorique de l'économie « à tout prix » entre dans les imaginaires comme un absolu indiscutable. Elle s'accompagne de la petite chanson racontant que le budget d'un État doit être géré de la même façon qu'un budget familial ou « comme des ingénieurs »<sup>5</sup>. On ne dit plus qu'un budget est une question de choix à prendre en fonction non seulement des recettes



#### TINA ET L'EXTRÊME DROITE

Quand l'extrême droite se présente comme une alternative

A l'ombre de TINA, toutes les alternatives qui tentent d'exister ne sont pas faites du même bois. Les alternatives ne sont pas uniquement porteuses de valeurs démocratiques, de justice, d'équité, de vivre ensemble... La terre où certaines poussent est très brune, faite d'autoritarisme, de racisme, de sexisme et de transphobie.

En effet, des personnalités, des groupes et des communautés d'extrême droite se revendiquent comme des alternatives « au système ». Le parti extrémiste allemand AfD porte cette revendication jusqu'à dans son nom : Alternative für Deutschland, ou Alternative pour l'Allemagne. Marine Le Pen, présidente du parti d'extrême droite Rassemblement National, tient le même discours : « Il n'y a pas d'alternative nous répètent-ils ! [...] Mon projet repose sur une vision différente, une grande vision, une belle vision. Il est le seul réellement alternatif parce que nous portons une autre vision de la France, une autre vision du monde, une autre vision de l'homme » (Discours de Marine Le Pen au rassemblement de Bordeaux, 02/04/2017).

Sont-ce réellement des alternatives à TINA ? Non. D'une part, elles expriment la volonté de réduire encore et toujours la fenêtre de l'acceptable vers des politiques toujours plus racistes, sexistes et autoritaires. D'autre part, le cœur des récits TINA est précisément de vouloir imposer une voie unique et d'annihiler toute volonté de penser autrement. TINA est dès lors absolument compatible avec les propositions autoritaires. Ce n'est pas pour rien si le slogan est associé à la dame de fer Margaret Thatcher. Les idéologies d'autoritarisme, de hiérarchisation et de domination des groupes et des individus au cœur de tout programme d'extrême droite sont toujours associés avec l'idée que l'autoritarisme est la seule voie à suivre, que la nécessité nous oblige à accepter de nous laisser dicter le seul chemin à suivre.

La lutte pour faire exister les alternatives doit se mener de pair avec un combat contre le fascisme et les autres systèmes de domination, et les récits qui les soutiennent.

<sup>5</sup> Selon l'expression de Georges-Louis Bouchez (président du MR) en juin 2024.

fiscales (elles aussi dépendantes de choix politiques) mais aussi selon les besoins et les investissements pour demain. En gommant la notion de choix et la possibilité d'alternatives, certaines figures politiques construisent et relaient une rhétorique de la nécessité, de la solution unique, du seul choix rationnel.

Ces rhétoriques sont posées en inéluctabilités n'indiquant qu'un seul chemin possible à suivre, invisibilisant les choix politiques qui sont faits. TINA est ainsi bien vivante et occupe nos actualités politiques. Mobiliser TINA, c'est nous faire penser qu'il n'y a qu'une façon possible de répondre aux enjeux de la situation actuelle.

#### 1.4. Un récit qui dépolitise et affaiblit

TINA est un récit dépolitisant<sup>6</sup> qui nous prive d'une part de notre pouvoir agir :

- **Parce qu'il masque les choix politiques et les positionnements situés** derrière une façade de nécessité et d'inéluctabilité. Ce faisant, les utilisateurs et les utilisatrices de cette stratégie privent les citoyen·nes d'une visibilité sur les différentes options qui existent. Cela réduit le pouvoir des citoyen·nes au sens où ce type de récit rend inutile l'action de prendre position. S'il n'y a qu'une voie, il n'y a rien à choisir. Ce récit encourage une vision dépolitisée du politique et de l'acte de gouverner, comme si gouverner se réduisait à avancer sur le bon chemin, le seul possible au vu des contraintes, plutôt qu'arbitrer entre différentes options toutes situées et imparfaites.
- **Parce qu'il dévalorise les débats sur les choix de société**, les rend superflus. En prétendant que les alternatives n'existent pas, TINA bloque à la fois les possibles et les discussions sur les possibles. Il raccourcit les débats, discrédite l'opposition (Séville, 2017) et exige de nous de revoir à la baisse nos attentes et nos exigences (Fisher, 2009), voire de les taire. En effet, s'il n'y a pas d'alternative, ceux qui persistent à vouloir discuter, disputer la notion, proposer et se battre pour d'autres possibilités ou pour visibiliser des choix sont alors irréalistes, naïfs ou volontairement obstructives.
- **Parce qu'il dévalorise les processus démocratiques de prises de décisions en commun** en montrant un chemin tout tracé qu'il suffirait de suivre. C'est la raison de quelques-un·es qui dicte ce que le groupe doit faire et non le groupe qui délibère et trouve ensemble des voies.

---

<sup>6</sup> « Politiser », c'est inscrire dans la réalité sociale en l'appréhendant comme étant clivée, faite de conflits, de rapports de pouvoir et de domination (Darras, 2019).

- **Parce qu'il dévalorise l'expérimentation**, le fait de se mettre en mouvement pour essayer, parce que TINA réduit le possible à ce qui est dicté aujourd'hui par l'idéologie dominante.
- **Parce qu'il n'appelle pas à réfléchir les conséquences de nos choix**. S'il existe une seule option inéluctable, ses conséquences sont aussi de toute façon inévitables et dictées par la nécessité, la conjoncture ou le destin. Contrairement à cette manière de voir le réel, si nos décisions politiques sont des choix, les conséquences de ces choix doivent être prises en compte et encadrées, compensées, discutées...

Il s'agit de faire passer le message qu'il n'y a pas d'alternative, assez fort et assez souvent, afin que cela devienne une évidence qui se défait des débats et des oppositions. Ce qui est répété assez fini par être cru (Hasher & al., 1977). Nous avons vu que la fenêtre de l'acceptable peut être tirée vers ses marges, entre autres par la répétition d'idées radicales. TINA, par la répétition qu'il n'y a pas d'autres alternatives, fige et réduit la fenêtre du pensable imposant une idée dominante – le statu quo néolibéral – comme la seule voie acceptable, et surtout celle qui doit perdurer dans le temps, tout à fait compatible avec l'autoritarisme et une montée du totalitarisme. Pire, elle est auto-réalisatrice (Fisher, 2009) : si nous n'envisageons plus d'alternatives, si nous ne voyons pas au-delà de cette fenêtre de l'acceptable imposée, nous sommes effectivement placés devant un non-choix. TINA contracte la fenêtre des possibilités discutables, la réduisant à une seule « vérité ». L'absence d'alternative n'est même plus problématique (Fisher, 2009).

Nous discutons peu de cet horizon du pensable bouché, du réalisme capitaliste métastasé. En effet, à quoi bon discuter s'il n'y a pas d'alternative ? A quoi bon proposer ? A quoi bon s'organiser ? A quoi bon raconter autre chose ?

### *L'impact des récits qui affaiblissent notre pouvoir*

Dans quel état nous laisse TINA ? Comment ne pas intégrer profondément la croyance que, désormais, « c'est comme ça », et qu'on est parti-es pour longtemps sans pouvoir changer les choses ? Trois conséquences de ce récit peuvent être notamment observées : la sidération, l'individualisation et le sentiment d'impuissance.

#### *Sidération*

En psychologie, la sidération désigne un état de stupeur, « une paralysie et dissociation mentale et émotionnelle qui empêche toute compréhension, réflexion et action<sup>7</sup> ». En médecine, l'image est encore plus frappante :

---

<sup>7</sup> Wiktionnaire (« sidération »), consulté le 2 avril 2025.

« anéantissement soudain des fonctions vitales, avec état de mort apparente »<sup>8</sup>.

Sommes-nous sous le choc, stupéfait-es, en état de mort apparente ? Peut-être, en partie... mais il est important de ne pas se tromper sur la source du choc en question. Est-ce la peur qui nous fait plonger dans un état de sidération ? Comme une souris piégée entre deux murs par un chat, nous serions immobiles parce que tétanisé-es par la frayeur de ce qui pourrait arriver ? Nous ne considérons pas que c'est la peur seule qui fait plonger dans la sidération. Au contraire, celle-ci peut participer à la mise en action et à la mobilisation (Masset, 2019). Si ce n'est pas ça qui nous immobilise, qu'est-ce que c'est ?

En savons-nous trop pour pouvoir agir ? Avons-nous accès à trop d'informations que pour bien les comprendre, les traiter ? Sommes-nous figé-es devant la masse d'évènements et d'informations, ou devant la connaissance du danger ? Non, ce n'est pas la peur du chat qui nous fige. Ce n'est pas non plus la connaissance intime et précise de sa dentition, de sa célérité et de son appétit. Ce qui nous fige, ce sont les murs, ceux-là qui cachent les possibles. C'est la croyance que le chat va nous attraper quoi qu'il arrive et que nous n'avons pas d'options, pas d'échappatoires, pas d'actions à entreprendre. Ça VA arriver, et ça va arriver COMME ÇA.

Car même si nous avons conscience des enjeux, lorsque les alternatives sont repoussées hors du champs du pensable, nous sommes forcé-es dans un état d'« impuissance réflexive ». Il ne s'agit pas de cynisme ou d'apathie, mais d'un état où nous savons que les choses vont mal et où nous savons<sup>9</sup> « surtout que nous ne pouvons rien y faire » (Fisher, 2009) et qu'il « faut être réaliste » (Marcq, 2024).

L'hypothèse que nous voulons explorer ici, c'est que le choc qui nous laisse dans un état de sidération ne peut être réduit à la connaissance du danger présent ou qui pourrait arriver, c'est la croyance que nous n'avons pas de choix, que nous ne pouvons rien y faire. Le choc qui nous immobilise, c'est l'histoire sans cesse répétée qu'il n'y a pas d'alternatives. C'est TINA. Tout comme l'éco-anxiété peut être définie comme la manifestation individuelle d'une tension sociétale, d'une inadéquation entre une menace reconnue et les moyens mis en œuvre pour la contrer (De Bouver et al., 2024), l'état de sidération peut être considéré comme la manifestation individuelle d'une opposition entre le récit sociétal qui nous est raconté (« il n'y a pas

---

<sup>8</sup> Larousse (« sidération »), consulté le 2 avril 2025.

<sup>9</sup> Il serait plus juste d'écrire que « nous le croyons », mais à force de nous entendre répéter que « les choses sont ainsi », qu'il n'y pas d'alternative, nous venons à l'accepter comme une réalité établie. Nous croyons savoir.

d'alternative ») et le besoin ressenti, intime, urgent d'imaginer d'autres sociétés.

### *Individualisation*

Nos sociétés produisent de l'isolement (Debord, 1967). Jusque dans nos récits, le collectif s'estompe face à l'individu et à l'exploration de la psyché isolée (Ghosh, 2021). Partout, des récits nous sont racontés où des héros et des héroïnes ordinaires gravissent les échelons du « succès » malgré un parcours semé d'embûches. Dans mille et une bibliographies, on nous raconte comment ces personnes se sont hissées, seules, et sont arrivées au sommet. Et toujours cette invitation à nous saisir de leurs clés du succès pour que chacun·e puisse reproduire ce schéma linéaire. A l'image de ces récits inspirants, le néolibéralisme nous amène toujours plus à individualiser les grands enjeux sociétaux et les narrations des phénomènes sociaux.

En rejetant les propositions d'alternatives dans l'irréalisable et, surtout, en décri(v)ant les collectifs luttant pour les faire advenir (au moins dans le champ de la discussion) comme naïfs et irréalistes (Marcq, 2024), le récit TINA nous individualise. A quoi bon créer des collectifs et rêver ensemble si, de toute façon, c'est voué à l'échec ? Pourquoi rejoindre ces causes si elles sont naïves ? TINA c'est un récit du pouvoir qui veut contourner les espaces démocratiques pour imposer à une partie de la population les conséquences désastreuses d'un choix antisocial qui est présenté comme inéluctable. Valoriser TINA, c'est dévaloriser le projet d'une démocratie vivante où les alternatives sont discutées, débattues, contre-argumentées, où l'on valorise la diversité des points de vue.

L'environnement n'est pas en reste. La crise environnementale est déposée sur les épaules des citoyen·nes, réduite uniquement à une responsabilité individuelle, un défi de plus dans la gestion managériale de son existence faisant fi des rapports de pouvoir systémiques. Nous sommes toutes et tous invité·es à entreprendre un parcours pour verdir nos quotidiens tout en laissant la société dans son ensemble suivre le fil du statu quo. L'espace de transformations et d'alternatives qui nous est proposé est réduit à la sphère individuelle. Ailleurs, dans le social, le collectif, le système... il n'y aurait pas d'alternative ?

À la fois dans nos imaginaires et dans les actions que nous pensons possibles, nous nous sentons dès lors souvent isolé·es face à des enjeux sociétaux colossaux, individualisé·es dans nos responsabilités et limité·es dans les réponses que nous devons y apporter. Lutter contre TINA demande d'opérer le mouvement inverse : discuter, échanger, débattre, coconstruire, rêver, expérimenter des alternatives au sein de collectifs ne fussent qu'éphémères, faire commun. Écouter TINA, c'est se résigner à opérer seul. On se sent bien isolé·e dans ce récit qui nous est raconté !

### *Impuissance*

L'invisibilisation des choix a également pour conséquence de développer ou de renforcer chez nombreux et nombreuses d'entre nous un sentiment d'impuissance. La fenêtre de l'acceptable nous est racontée comme immuable, elle nous paraît comme figée et extrêmement restreinte. En guise de fenêtre, c'est à peine si nous avons une meurtrière.

En réponse, nous nous sentons démuni·es. En niant l'altérité et en transformant tout choix en inéluctabilité, notre puissance imaginative est confisquée (Ghosh, 2021). Or, pour se sentir en puissance, ou au moins acteur ou actrice, il faut avoir éprouvé un sentiment d'auto-efficacité, de maîtrise sur certaine partie de sa vie, il faut se sentir libre de penser, libre de questionner, se sentir valorisé·e dans ce que l'on peut apporter, proposer... Ces caractéristiques sont renforcées tant que nous sommes au service de TINA, mais cassées si nous mettons un orteil en dehors. Que l'on soit une poète ou un ingénieur, ce n'est pas un problème tant que nous sommes en accord avec TINA. Mais une poète contestataire ou un ingénieur non rentable auront plus de mal de se sentir valorisé·e dans ce récit sociétal.



Alors qu'on pourrait croire TINA dépassé, nous montrons dans cette étude à quel point ce cadre de pensée nous enferme encore aujourd'hui, réduisant nos possibilités de penser un ailleurs au statu quo, dépolitisant en réduisant les choix politiques à des nécessités dictées par « le réalisme », appauvrissant nos imaginaires, nous isolant les un·es des autres, nous laissant sidéré·es par la violence de ne pas pouvoir penser et construire un futur différent.

TINA – comme les autres récits que nous nous racontons ou qui nous sont imposés – a des conséquences politiques. En affirmant « [occuper] tout l'horizon du pensable » (Fisher, 2009), en figeant la fenêtre de l'acceptable et en repoussant toutes les alternatives dans l'indiscutable, TINA nous empêche d'être bousculé·es par des discours, des propositions, des récits qui vont nourrir notre champ des futurs possibles, de les considérer comme accessibles et encore plus de les vivre. C'est un récit qui réduit notre capacité d'agir, qui coupe les ailes à nos rêves d'autres futurs.

S'ouvrent un ensemble de questions : comment sortir des récits dépolitisants et limitant notre pouvoir ? Comment retrouver du pouvoir au travers des imaginaires que nous entretenons et soutenons ? Comment détrôner TINA ? Comment décaler nos regards, nos discours ? Comment ouvrir les possibilités de penser l'alternative et imaginer ensemble des futurs désirables ? Comment sortir de la sidération et du sentiment d'isolement ? Nous allons tenter de répondre à ces questions avec les espaces-laboratoire.



## 2. LES ESPACES-LABORATOIRE : LIEUX D'EMPOUVOIREMENT

Tout l'horizon du pensable est occupé. Tout ? Non ! Des alternatives naissent, se pensent et s'expérimentent encore et toujours face à TINA. Sortir des récits de l'inéluctable, c'est possible. Ouvrir la fenêtre du pensable et repousser les murs, ça se fait déjà. Pour contrer les effets dépolitissants de TINA, il existe de nombreuses pistes d'*empouvoirement*, c'est-à-dire pour accroître sa capacité d'action. Dans cet article, nous allons en explorer une qui nous paraît essentielle : investir des espaces où nous pouvons cultiver ensemble les « et si... ».

Nous posons dans cette étude l'hypothèse que certains espaces renforcent notre pouvoir d'action par les ouvertures qu'ils permettent, l'imagination et la créativité qu'ils valorisent, les expérimentations qu'ils tentent, le décalage par rapport aux récits dominants qu'ils autorisent... Nous appellerons ici ces espaces des « espaces-laboratoire ».

Le pensable et l'acceptable se modifient, ne fusse que partiellement en fonction des espaces que nous côtoyons et des personnes que nous fréquentons. La norme de pensée, de « ce qui est de bon ton », de ce qui semble possible, voire enviable, se déplace au fil de nos mobilités spatiales. L'espace trace un cadre au sein duquel vont se déployer nos interactions et nos imaginaires. Un espace peut être un espace d'ouverture ou de fermeture de la pensée. Même si aujourd'hui l'idée que l'alternative au statu quo est impossible est fortement répandue, certains espaces résistent fortement à l'injonction de ne penser le réel qu'à coup de nécessité et d'inéluctabilité. Ce sont des espaces moteurs pour suggérer d'autres imaginaires.

Comme nous allons l'exemplifier ci-dessous, un espace-laboratoire est un espace d'ouverture où s'expérimentent et se réfléchissent d'autres manières de construire, de penser et d'habiter le monde. Il ne s'agit pas du laboratoire au sens d'une pièce aseptisée où tous les paramètres seraient maîtrisés, mais davantage de la métaphore du laboratoire au sens d'un lieu d'expérimentation, d'ébullition, de création, de tâtonnement.

Nous allons dans cette deuxième partie explorer deux types d'espaces-laboratoire qui correspondent à deux façons d'explorer et de construire d'autres récits possibles sur notre société et son avenir. Ce sont les lieux-laboratoire (lieux physiques) et les fictions-laboratoire (œuvres imaginaires). Nous nous limiterons ici à ces deux types d'espaces-laboratoire, même s'il en existe d'autres. Pensons par exemple aux rencontres, aux voyages ou aux documentaires qui sont autant de façons d'expérimenter et de voir l'altérité et, grâce à elle, de se décaler et de questionner l'inéluctabilité des récits dominants.

Nous dégagerons ensuite de ces descriptions et réflexions quatre caractéristiques des espaces-laboratoire : des espaces en perpétuelle (re)construction, des espaces partagés, des espaces d'ouverture et de créativité et, des espaces d'expérimentation.

## 2.1. Les lieux-laboratoire

Commençons par explorer l'idée de lieux-laboratoire. Ce sont des espaces physiques, collectifs et ouverts, où s'expérimentent de nouvelles manières d'habiter, de vivre ensemble et de s'organiser socialement, en marge des normes dominantes, en bordure de plusieurs fenêtres de l'acceptable. Ils se caractérisent par leur volonté d'hétérogénéité, leur capacité à accueillir l'altérité et à favoriser l'émergence de pratiques, d'idées ou de modes de vie improbables ou innovants, souvent en dehors du, ou en réaction au cadre institutionnel ou des modèles traditionnels.

Ces lieux ne se limitent pas à une forme unique : ils s'incarnent en des ZAD<sup>10</sup>, des squats, des centres sociaux (occupés) auto-gérés, des friches, des jardins collectifs, des maisons médicales, des maisons de jeunes... Ces lieux-laboratoire décalent nos regards, secouent nos pensées et bousculent les fenêtres de l'acceptable.

Leur point commun réside dans leur fonctionnement collectif, leur gestion partagée et leur ancrage territorial, tout en restant à la frontière de l'acceptabilité, voire dans une forme de radicalité ou d'expérimentation sociale. Ils sont en marge d'une unique façon de faire, d'être et de penser et incarnent des retours de l'improbable dans notre sens de la réalité.

Certains sont nichés au cœur de la société (comme des tiers lieux, des maisons médicales et des maisons de jeunes), d'autres établis dans des endroits abandonnés, délaissés, ou simplement oubliés (comme des squats), mais aussi dans des bâtiments reconvertis ou dans des lieux contestés et de luttes (comme des ZAD), ils existent dans un « temps de friche », un état de transformation connaissant des processus de changement multiples (Mattoug, 2021). À l'image des friches, ces espaces peuvent être punks (Feyereisen, 2024), sauvages, informels, en désordre (Mattoug, 2021), à forte mutabilité (Durand, 2017), un peu pirate et un peu institutionnel (Babou, 2023). Les transformations qui s'y vivent peuvent être multiples : à la question « par quoi commencer ? », la réponse est parfois « par tout à la fois ».

Souvent bien connectés à leur quartier, à leurs voisin-es et à leurs alentours (Babou, 2023), ces lieux jouent un rôle de catalyseurs pour les alternatives sociales, écologiques ou culturelles en offrant un terrain propice à l'essai, à

---

<sup>10</sup> Zones à défendre, mais aussi Zones à définir.

l'innovation, à la création de liens sociaux et à l'émancipation collective. Ce sont des « zones d'improvisation culturelle », propices aux innovations démocratiques, à différentes échelles hors du contrôle des États, vécues et rendues vivantes par des personnes aux expériences différentes qui « sont obligées d'imaginer des moyens pour régler leur vie commune » (Graeber, 2018), où la participation à la vie politique ne se restreint ni au vote, ni à la consommation (Babou, 2023).

En somme, un lieu-laboratoire est un espace collectif, ouvert et expérimental, dédié à l'innovation sociale, à la transformation des pratiques et à la création de communs, où l'on explore, en dehors des sentiers battus, de nouvelles façons de vivre, de s'organiser et de répondre aux enjeux contemporains.

Considérons trois exemples de lieux-laboratoire : la ZAD « Chartreuse Occupée » à Liège, le tiers-lieu « Quatre Quart » à Court-Saint-Etienne et l'espace autogéré « le P'tit Kawa » à Namur.

### *Chartreuse Occupée*

« Une ZAD est l'occupation permanente d'un lieu pour empêcher un projet destructeur. » (Canopea<sup>11</sup>)

« La ZAD, c'est la forme qu'a pris notre révolte contre un monde "sans alternative". » (Cosma Salé, *Chroniques de la zone libre*, 2016)

Depuis la désaffectation du fort en 1981, le site de la Chartreuse est l'un des derniers poumons verts urbains de Liège. Il est visité, traversé, habité, emprunté par des promeneuses, des riverains, des graphistes, des sportives, des *free parties*, des amoureux des oiseaux, des personnes sans-abris. Loin d'être oublié, il est utile, il a une existence. Pourtant, en 2017, la société immobilière Matexi n'y voit qu'un vide à combler, un manque à gagner et annonce la construction à venir de 74 logements. Une mobilisation citoyenne y répond, notamment à travers la création du collectif « Un Air de Chartreuse », et Matexi finit par abandonner le projet... jusqu'en 2019 où l'entreprise propose un nouveau plan avec « seulement » la moitié du nombre de logements. En 2022, malgré la lutte légale et administrative, Matexi a champ-libre pour bétoniser une partie de la Chartreuse. Face à l'épuisement des recours institutionnels, la lutte prend une nouvelle forme, hors des sentiers habituellement empruntés : celle de l'occupation. Le 27 mars 2022, à la fin d'une journée de fête et de sensibilisation sur le site, un appel est fait : « qui veut monter des barricades ? ». 250 personnes d'horizons différents, là des familles avec des gosses, ici des militant·es, nombreux·ses qui n'avaient prévu de faire ça, déplacent des troncs, discutent de la façon de faire, renforcent les structures (Simon, 2023 & Claerbout, 2023) et dialoguent avec les passant·es.

---

<sup>11</sup> <https://www.canopea.be/cest-quoi-occuper-le-terrain/> (consulté le 30 juillet 2025)

Pendant six mois, des activistes occupent le site, bloquent par leur présence et les barricades le passage des machines de destruction, construisent des habitations légères et démontables, organisent des rencontres et des fêtes, discutent comment vivre ensemble, comment vivre tout court. L'occupation est une lutte contre la désappropriation par une seule personne d'un lieu commun d'usages multiples (Claerbout, 2023).

Le rapport de force s'inverse, ce qui semblait inatteignable redevient envisageable. En septembre 2022, victoire !, Matexi abandonne le projet de construction. Les habitations sont démontées, la zone est nettoyée. Ce qui reste est un sens des possibles renouvelé, à la fois pour les façons de faire ensemble et pour l'accessibilité des victoires, des transformations.

Caractéristiques faisant de la Chartreuse Occupée un lieu-laboratoire :

- La ré-émergence d'un possible, puis d'une réalité (une Chartreuse qui n'est partiellement ni privatisée, ni bétonisée), alors que l'horizon semblait bouché par un seul projet qui se disait inévitable et qui répondait au récit dominant de rentabiliser économiquement tous les espaces. L'impossible devenu réel est la sauvegarde d'un espace qui n'enrichit économiquement personne, qui parfois sert à beaucoup, parfois à rien.
- L'expérimentation et la pratique d'un vivre ensemble, parfois tumultueux, avec des personnes d'obédiences variées et venant d'horizons divers.
- Une ouverture vers tous les usagers et les usagères du lieu et des rencontres avec des personnalités externes (par ex. Vinciane Despret) et accessibles pour tous et toutes.

### *Le Quatre Quart à Court Saint Etienne (Tiers Lieu)*

« Une coopérative est une association autonome de personnes unies volontairement pour répondre à leurs besoins et aspirations économiques, sociaux et culturels, au travers d'une entreprise détenue en commun et contrôlée démocratiquement. » (Définition de l'International Cooperative Alliance)

Le Quatre Quart, coopérative à finalité sociale et « projet citoyen local » est un large bâtiment et une équipe de cuisinières et cuisiniers, serveurs et serveuses, animateurs et animatrices de la vie du lieu, coordinateur, bénévoles, etc. qui coordonnent au quotidien un espace où se vivent et s'expérimentent des activités collectives. C'est un lieu créé par et pour les habitant·es et les coopérateur·rices. Implanté au cœur de Court-Saint-Etienne depuis 2015 dans les bâtiments de l'ancienne gare, la spécialité du Quatre Quart, c'est expérimenter une gouvernance à multiples étages. Qui décide de la programmation ? Un groupe « vie du lieu » composé de bénévoles, de travailleur·euses et d'artistes du coin. Sur base de propositions variées, mais aussi avec la volonté d'aller chercher des publics à qui on

donne peu la parole, le groupe remplit l'horaire et les salles en essayant de faire représenter les différentes valeurs du lieu : durabilité, proximité, culture, gouvernance partagée, convivialité, solidarité, social, échanges.

Caractéristiques faisant du Quatre Quart un lieu-laboratoire :

- La diversité de ce qui peut s'y vivre : des bals folks au resto social, en passant par des arpentages, des soirées *stand up* ou karaoké, des conférences, des ateliers de réparation d'objets, des permanences d'écrivain·es publics ou des cercles de partage.
- La volonté affichée et encadrée par les espaces de gouvernance d'accueillir ceux et celles qui veulent contribuer et participer à faire vivre le lieu.
- Si le cadre est respecté (ne pas entrer en opposition avec les valeurs du lieu), le lieu offre la possibilité d'expérimenter et de proposer des initiatives ou des espaces de débat ou de mise en projet très variés. Le lieu se veut en évolution, se questionnant dans ses différents espaces de gouvernance (assemblée coopérative, réunion d'équipe, CA, AG, groupes de travail...) sur les possibilités d'accueillir et d'aller chercher toujours plus de diversité dans les publics touchés et les thématiques abordées. Les différents espaces de gouvernance sont pensés pour accueillir la parole et les idées de tous et toutes et coconstruire le projet global de la coopérative. La gestion du lieu est formalisée dans un organigramme, mais reste collective.
- Le lieu valorise la créativité, tant d'un point de vue artistique que dans l'imaginaire.

### *P'tit Kawa à Namur (Espace auto-géré)*

« En 2006, un diagnostic communautaire sur la santé et le cadre de vie des habitants du quartier Saint-Nicolas est mené par l'équipe de la Maison Médicale des Arsouilles. Les résultats sont préoccupants... La précarité en hausse et la mauvaise santé générale appellent à la nécessité de créer une Concertation de quartier pour travailler à l'amélioration des conditions de vie des habitants. [...] L'assemblée des habitants est d'ailleurs le premier niveau d'organisation qui travaille sur les questions collectives. C'est lors de la plénière de la Concertation de quartier (qui a lieu tous les trois mois) que les différents acteurs en présence (habitants, pouvoirs publics et associations) s'organisent pour coconstruire des réponses collectives » (Entraide et Fraternité, 2024<sup>12</sup>).

Ce chantier de réflexion sur l'avenir et l'amélioration du quartier sera rendu possible par une collaboration de nombreux acteurs et actrices du quartier : maison médicale, actrices et acteurs associatifs, représentant·es de la commune... En 2009, un collectif est créé avec la volonté de « créer un lieu

---

<sup>12</sup> [https://vivre-ensemble.be/wp-content/uploads/sites/3/2024/02/Saint-Nicolas\\_2024-02.pdf](https://vivre-ensemble.be/wp-content/uploads/sites/3/2024/02/Saint-Nicolas_2024-02.pdf) (consulté le 30 juillet 2025)

communautaire extérieur ». Après de nombreuses embuches et plusieurs chantiers collectifs, un « espace de rencontre par et pour les habitant·es » est créé : « le P'tit Kawa ». Véritable lieu de « concertation populaire », le P'tit Kawa, c'est une cabane en bois et une esplanade où tous les mercredis depuis 10 ans, le café est offert aux habitant·es qui s'y retrouvent pour être ensemble, échanger, papoter, sortir de l'isolement, se mettre en projet.

Caractéristiques faisant du P'tit Kawa un lieu-laboratoire :

- Il s'agit d'un espace collectif qui est co-construit par et pour les habitant·es.
- Tout le monde est bienvenu et pour ancrer ce principe dans le concret, l'initiative pratique la gratuité : les cafés sont offerts. Cet espace a été créé par le « Collectif Roulotte » dont la mission est « de garantir que le quartier des Arsouilles reste un espace de quartier autogéré... et accessible sans condition ! ».
- Le P'tit Kawa est une expérimentation dans le concret. Il est le résultat d'une réappropriation de l'espace public, d'une reconstruction collective de mobilier urbain. Il ouvre les possibles sur l'avenir d'un quartier pour des personnes délaissées, précarisées.
- Durant la période Covid, il a permis de continuer à rêver ensemble et de lutter contre l'isolement. A travers lui s'est vécue la nécessité d'imaginer des espaces, « de tester ensemble comment ne pas déperir chacun dans son coin... »<sup>13</sup>

### *Quand un lieu se fait laboratoire*

Ces lieux-laboratoire ne sont pas que des initiatives isolées. Ils dialoguent (« rayonnent ») grâce à leur insertion dans un réseau associatif, qui répercute événements et réflexions vers leurs publics (Babou, 2023). Le Quatre Quart, à travers ses événements ouverts à un public assez large, diffuse des concepts d'autogestion, d'assemblée coopérative et de gouvernance horizontale à ceux et celles qui, de par leur trajectoire de vie, n'avaient pas eu l'occasion de souvent s'y frotter.

Ces espaces peuvent être des lieux en relation compliquée avec une façon établie de faire les choses. Le nombre de lieux fermés ou menacés<sup>14</sup> par les pouvoirs étatiques ou locaux montre leur difficulté à dialoguer avec des espaces expérimentant des formes d'autonomisation et d'alternative.

Toutefois, ils peuvent participer au « dialogue politique entre une centralité institutionnelle et les marginalités périphériques de l'activisme » (Babou,

---

<sup>13</sup> <https://periferia.be/collectif-roulotte-pour-un-espace-de-quartier-autogere-et-accessible-sans-condition/> (consulté le 30 juillet 2025)

<sup>14</sup> La Zablière (ZAD d'Arlon) envahie et détruite en mars 2021 par 150 policiers après deux ans d'occupation ; le « Théâtre A La Place » (Liège) coupé d'électricité, ceinturé et fermé en juillet 2014 après un an d'existence ; le Kré-Action (Droixhe) démantelé en 2018. La passation de la loi anti-squat en 2017, confirmée en 2022.

2023) en présentant des revendications et des propositions se situant en marge ou en dehors de la fenêtre de l'acceptable. Fréquenter, ou entendre parler (« se faire raconter »), des espaces en marge, permet de « possibiliser des mondes », de rendre des façons d'être, d'agir, de faire société plus accessibles, plus réelles. Les lieux-laboratoire forcent, ouvrent grand la fenêtre de l'acceptable.

## 2.2. Les fictions-laboratoire

Après les lieux-laboratoire, entrons dans l'univers tout aussi innovant et inspirant des fictions-laboratoire. Au sein des fictions spéculatives (voir encadré), on peut caractériser un courant en particulier, que nous considérons comme un espace-laboratoire et que nous nommons ici les « fictions-laboratoire ».

Plutôt que la catastrophe en devenir ou les méandres mortifères du statu quo, les fictions-laboratoire nous présentent une (ou plusieurs) société désirable, en transformation et ouverte aux possibles, au-delà d'un horizon occupé par une unique façon de faire. Ils sont, bien plus que les autres récits spéculatifs, des oppositions à TINA : ils présentent des façons d'être ensemble, de faire société, qui n'existent pas (encore), mais sont présentées comme atteignables. Les fictions-laboratoire présentent en toile de fond des modèles de société – et non des sociétés modèles ! – et des luttes qui élargissent nos champs du désirable et des possibles.

Les fictions-laboratoire le font en simulant des mondes (Baldassi, 2014), en permettant de les penser sur le long terme (Dufrasne, 2020), en alimentant et en créant de nouveaux repères et en faisant réapparaître la diversité des actions possibles (Rumpala, 2014).



#### LA FICTION SPÉCULATIVE

Quand la fiction réinvente le réel

La fiction spéculative est un genre de fiction qui se détache du réalisme, c'est-à-dire de la volonté de représenter les choses telles qu'elles sont. C'est la science-fiction et ses cohortes de sous-genres, l'horreur, le *weird*, les uchronies, le fantastique, la *fantasy* et la fantaisie, les utopies et les dystopies, les (post-)apocalypses, les variants -punk (cyberpunk, biopunk, dieselpunk, solarpunk, hopepunk, etc.), et toutes les autres histoires qui commencent par « et si... ». Elle se détache de la littérature générale qui, même si elle crée des personnages et des situations fictives, s'attachent à décrire le réel et ne peut donc être qualifiée de spéculative. « La fiction spéculative permet d'aborder des thèmes très clivants socialement parlant, en y mettant la distance de l'espace et du temps » (Wikipédia).

Les fictions spéculatives imaginent à partir d'éléments du réel des réalités inexistantes ou semblant impossibles et d'autres façons d'être, en se projetant parfois dans un futur, d'autres fois dans un présent qui aurait pu être, ou encore dans des mondes fondamentalement différents (par exemple magiques). Elles spéculent comment un monde pourrait être ou aurait pu être. La fiction spéculative va au-delà de nous plonger dans une réalité qui n'est pas la nôtre, comme le ferait un récit sur quelqu'un qui vit simplement ailleurs ou dans une autre époque avec une autre vie, elle tire sur des ficelles qui ne collent pas avec nos lois du réel. Les fictions spéculatives appartiennent à la sphère de la littérature, tels des romans ou des nouvelles, mais ce sont aussi des films, des séries, des pièces de théâtre, du théâtre radio, des contes oraux, du théâtre d'objets et de marionnettes...

On leur prête volontiers des utilités : les dystopies peuvent nous alarmer au sujet d'une situation politique potentiellement à venir qui a ses racines dans notre présent (Rumpala, 2016), la science-fiction peut problématiser des liens avec des technologies (Rumpala, in Baldassi, 2014) et les apocalypses permettent de se familiariser avec la catastrophe (Rumpala, 2018). La fiction spéculative est un peu Cassandre dotée du don de prophétie par Appollon, un peu Sarah Connor dans *Terminator*.

Elles peuvent être des fabriques de mondes, imaginant les systèmes (sociaux, économiques, environnementaux) en jouant sur tel paramètre, telle variable et qui, histoire après histoire, accumulent des expériences de pensée et constituent un « réservoir cognitif et un support réflexif » à l'action (Rumpala, 2018). Ces histoires sont autant de laboratoires, introduisant « du jeu dans nos certitudes et nos savoirs constitués » (Sabot, cité dans Murzilli, 2004). Elles discutent des possibles et dépassent le stade de prise de conscience (Rumpala, 2018). On ne fait pas que prévenir (au sujet d') un futur repoussoir, on propose des sociétés *autres*.

Les fictions-laboratoire sont ainsi pour les lecteurs, les auditrices, les spectatrices des sources d'altérités, de façons d'être autrement au niveau de l'individu et de la société. Cela va plus loin que la somme des exemples qu'ils nous présentent : l'immersion narrative dans ces altérités nous entraîne à penser d'*autres* altérités, enrichissant les possibles.

Considérons trois exemples de fictions-laboratoire : *Un pays de fantômes* de Margaret Killjoy, *Un psaume pour les recyclés sauvages* de Becky Chambers et *Bâtir aussi* des Ateliers de l'Antémonde.

### *Un pays de fantômes*

Dans *Un pays de fantômes*<sup>15</sup>, Margaret Killjoy nous fait voyager à Hron, la région des montagnes convoitée par l'Empire borolien, où, depuis quelques décennies, une culture commune de prise de décision s'est établie, à travers l'Accord. Les personnes sont libres de travailler à ce qui est utile et possible, à partager si elles le peuvent et le veulent. Les décisions qui concernent plus de personnes sont prises en assemblée. Même la résistance face aux avancées coloniales se fait sans chef, sans autorité, tout en reconnaissant l'expertise de chacun-e. En nous faisant découvrir Hron par les yeux d'un journaliste étranger, l'autrice remue nos conceptions internalisées, celles qui nous disent que le commerce est un mal nécessaire, que l'autorité est indispensable, surtout en cas d'agression ou de conflits, car plus rapide et plus efficace, et qu'un pays doit avoir un pouvoir organisateur ou central pour exister ou pour résister. *Un pays de fantômes* est une utopie radicale se déroulant dans un monde ressemblant fort à l'Europe du 19<sup>ième</sup> siècle, sans l'être.

### *Un psaume pour les recyclés sauvages*

Dans *Un psaume pour les recyclés sauvages*<sup>16</sup>, Becky Chambers nous fait suivre les pas de Froeur Dex, moine de thé, allant de village en village, proposant du thé et écoutant, recevant les vécus des gens. Puis, un jour, cela

---

<sup>15</sup> *A Country of Ghosts*, 2014. Publié en français aux Editions Argyll en 2022.

<sup>16</sup> *A Psalm for the Wild-Built*, 2021. Publié en français aux Editions L'Atalante en 2022.

ne suffit plus. Dex quitte les routes connues, s'aventure dans les régions laissées à ce qui n'est pas humain. Des régions pas vraiment interdites, mais laissées à elles-mêmes. Et iel rencontre un robot. C'est la première rencontre entre robots et humain·es en plusieurs siècles, après que les premiers, libérés de leur servitude, soient partis vivre dans les régions sauvages parmi ce qui n'avait pas été construit. Et commence alors leur conversation. Sur la société, sur la place de chacun·e, sur les besoins. Pour Dex, le sens se trouve dans ce qu'on apporte pour les autres, pour la société. Pour Omphale Tachetée Splendide, le nom choisi par le robot, le beau peut aussi se trouver dans ce qu'on fait pour soi, même si ce n'est que pour soi et même si ce n'est pas utile. Et la discussion et la rencontre se poursuivent..

Dans ce court roman, l'autrice nous fait voyager dans une société post-capitaliste et post-industrielle aux rôles et aux relations sociales fluides, où les alternatives ont eu raison de TINA, où de nouvelles questions peuvent être posées et de nouvelles façons d'être explorées. *Un psaume pour les recyclés sauvages* est un récit de science-fiction solarpunk<sup>17</sup>, mettant en avant la soutenabilité écologique et une société basée sur la coopération.

### *Bâtir aussi*

*Bâtir aussi*<sup>18</sup>, écrit à plusieurs mains par les Ateliers de l'Antémonde, nous emmène dans un monde où, à l'image des printemps arabes, un mouvement révolutionnaire mondialisé, l'Haraka, a fait vaciller les États, les hiérarchies et l'industrie capitaliste. Nous découvrons, à travers une série de nouvelles indépendantes, mais liées par un univers commun, la vie quotidienne dans des communes libres qui s'épanouissent sur les ruines du système.

Les Haraks inventent leur quotidien, bricolent des solutions collectives, réparent des lave-linges, organisent des assemblées, inventent des rites funéraires, tout en cherchant à vivre sans domination. Ils se confrontent aux objets, aux savoirs, aux routines et aux résistances intérieures héritées du « monde d'avant », tout en tissant de nouvelles solidarités et en réinventant la manière de prendre soin les un·es des autres. Il ne s'agit pas d'une utopie parfaite<sup>19</sup> mais d'une exploration concrète, parfois rugueuse et imparfaite, de ce que signifie bâtir un monde nouveau avec ce qui reste de l'ancien.

---

<sup>17</sup> La science-fiction est un récit qui incorpore des éléments futuristes (de façon réaliste, ou non, qui pourrait être *notre* futur, ou pas). Le solarpunk parle de sociétés (actuelles, souhaitées ou à venir) soutenables, coopératives, interconnectées, entre autres avec l'environnement. Les récits solarpunk se veulent volontairement positifs, en réponse au déni, au désespoir et à la sidération, sans pour autant gommer les luttes et les conflits.

<sup>18</sup> Publié en 2018 aux Editions Cambourakis.

<sup>19</sup> Nous reviendrons sur le piège des utopies parfaites dans la troisième partie.

*Bâtir aussi* est un recueil de nouvelles d'anticipation<sup>20</sup> qui raconte la vie après la révolution, où la créativité collective et l'entraide dessinent un futur habitable et désirable, sans chef ni autorité imposée.

### *Quand un récit se fait laboratoire*

En libérant les champs des sociétés, des futurs, des relations, des identités possibles, les histoires participent à nous faire sortir de l'incapacité réflexive : elles nous aident à prendre conscience qu'il n'y a pas qu'une seule *réalité* immuable et à découvrir des idées de leviers possibles. Elles peuvent nous aider à comprendre que TINA n'est, finalement, qu'un récit parmi d'autres et, en plus, pas si inéluctable que ça.

En plus de libérer nos sens des possibles, les fictions-laboratoire peuvent grandir notre puissance d'agir (empouvoirement), à être en mesure de trouver des leviers d'action et de les employer.

Les récits peuvent enrichir nos puissances d'agir s'ils activent, à la fois, des possibilités de réflexion et d'action (Rumpala, 2016 ; 2018). C'est le cas des scénarios pourtant à priori pessimistes, voire défaitistes ou déterministes, comme les récits apocalyptiques et post-apocalyptiques. Lorsque les institutions ne sont plus, lorsque le répertoire de solutions traditionnelles n'est plus opérationnel, l'enjeu collectif devient la construction de nouvelles communautés, de nouvelles façons de faire et d'être. Si le genre souligne la difficulté d'imaginer la fin du capitalisme<sup>21</sup>, on peut aussi y voir la manifestation d'un désir de repartir à zéro et surtout de construire collectivement autrement, par nous-même. Le post-apocalypse, au final, dégage le plan de travail et fait de la place pour monter un projet collectif (Rumpala, 2018). Tout récit n'a pas besoin d'une apocalypse pour rebâtir autrement : d'autres points de rupture existent, dégageant des marges sociétales où les personnages peuvent coopérer et construire ensemble. Nous l'avons vu, dans *Bâtir aussi*, le point de rupture est l'Haraka, une mondialisation des printemps arabes de 2011, ayant mené à un abandon des sociétés néolibérales et permettant la construction de sociétés *autres*, plus locales, basées sur les échanges de service. D'autres points de rupture sont possibles et nous reviendrons sur cette notion ci-dessous.

Ce n'est pas toujours facile de construire autrement sur de nouvelles bases. Les espaces-laboratoire sont une façon de s'en approcher, de ré-inventer à côté, en marge du « réalisme », au nez et à la barbe de TINA. À l'image des espaces-laboratoire, les fictions-laboratoire, en étant libératrices et en augmentant notre pouvoir d'action, sont autant d'actes de sabotage contre l'horizon Bouchez.

---

<sup>20</sup> Les récits d'anticipation décrivent un monde futur (lointain ou proche) extrapolé à partir de notre présent et qui pourrait être notre futur.

<sup>21</sup> « Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme. » disait Fredric Jameson ou Slavoj Žižek. La paternité est confuse (Fisher, 2009).

### 2.3. Caractéristiques des espaces-laboratoire

À partir de ces deux types d'espaces-laboratoire et des exemples que nous avons déployés, nous identifions quatre grandes caractéristiques qui font d'un espace, un espace-laboratoire : des espaces en perpétuelle (re)construction, des espaces partagés, des espaces d'ouverture et de créativité et, des espaces d'expérimentation. Ces caractéristiques viennent contrecarrer certains effets de TINA et participent à renforcer notre pouvoir d'action (empouvoirement).

#### *Des espaces en perpétuelle (re)construction*

Les espaces-laboratoire ne sont pas des systèmes parfaits et achevés, mais incarnent une réflexion vivante sur les modalités d'action communes et une façon d'être ensemble. Les idées y sont manipulées, discutées, expérimentées, partagées... Le laboratoire n'est pas un espace fini, figé. Il ne prétend pas présenter une solution unique et totale. Il vise davantage à multiplier les récits. Il est en mouvement, en questionnement et se construit sur l'incertain et l'émergence. Raconter à plusieurs, c'est par exemple accepter qu'on ne sache pas où on va atterrir, ni par où on va passer. Les fictions-laboratoire permettent de faire exister la contradiction, de donner de la place à l'inconnu, aux doutes.

L'espace-laboratoire est une résistance à la pensée qui se voudrait unique, un espace où les options possibles et envisageables pour le futur sont démultipliées. Où des pistes improbables sont explorées, quitte à mener à l'échec, mais sans se laisser démotiver par les idées reçues ou les croyances barrières. Les espaces-laboratoire décrits plus haut n'entendent pas présenter une solution optimale ou exacte<sup>22</sup> : ils évitent l'écueil de la solution parfaite qui prétend qu'une alternative ne peut être envisagée que si elle répond totalement et définitivement au problème. Les fictions-laboratoire peuvent être considérées comme des « morceaux de futurs potentiels » à « assembler de manière expérimentale pour faire apparaître des [...] alternatives » (Rumpala, 2018). Les lieux-laboratoire ne répondent pas forcément à la question de la généralisation à la société dans son entièreté. Ce sont des morceaux de présents à assembler.

Dans les espaces-laboratoire, qu'ils soient vécus ou imaginés, le déroulé de la solution n'est pas fourni, mais la réponse pourrait être juste, ou suffisamment juste que pour être utilisée un temps, modifiée, travaillée, croisée, vécue. L'espace-laboratoire donne du pouvoir de création aux individus et aux collectifs en défigeant le statu quo et les récits dominants qui nous enferment. TINA n'a pas sa place dans un espace-laboratoire, car

<sup>22</sup> On pourrait sans doute parler d'heuristiques imaginatives et sociales. Une heuristique peut être définie comme « l'art d'inventer en résolvant des problèmes à partir de connaissances incomplètes », c'est une méthode permettant d'obtenir rapidement une réponse pas forcément exacte mais suffisamment exacte pour être utilisée dans un contexte.

les récits qui en émergent ne sont jamais pensés comme uniques ou totalisants.

### *Des espaces partagés*

Les espaces-laboratoire sont des espaces partagés : on se pousse à l'altérité, on a pour objectif de s'ouvrir à d'autres, on met en dialogue nos craintes et nos espoirs, nos certitudes et nos doutes, on se nourrit de l'altérité et d'une diversité de points de vue et d'approches<sup>23</sup>. C'est un espace où coexistent des visions du monde et des utopies différentes, où des imaginaires politiques se rencontrent, sont mis en débat, sont dé- et co-construits. Ils sont des sources d'inspiration démocratiques (Graeber, 2018) et redonnent du pouvoir d'agir à chacun·e. Le P'tit Kawa, en plus d'être un lieu proposant des services (rencontres, cafés), permet à ceux et celles qui sont invisibilisé·es de (re)prendre la parole et de participer à l'auto-détermination d'un lieu réellement collectif.

Les lieux-laboratoire peuvent être révélateurs d'autres façons d'être ensemble. Par exemple, pour nombre d'entre nous, nous sommes formé·es depuis notre jeune âge à donner notre avis si on nous le demande, à l'instituteur, à notre patronne, lors des élections, souvent uniquement dans le cadre de notre expertise reconnue. Les espaces-laboratoire sont, entre autres, l'occasion d'expérimenter d'autres façons de poser des questions à la communauté, de prendre des décisions, de délibérer et d'agir.

Les fictions-laboratoire permettent notamment d'entremêler des temporalités et des acteurs aux échelles d'actions et d'implications totalement différentes et de passer de l'individu au groupe.

La dimension collective des espaces-laboratoire est essentielle pour augmenter sa capacité d'action : co-construire et expérimenter la puissance des expériences collectives, c'est une réponse à la tentative d'individualisation des anxiétés et des culpabilités, mais aussi des moyens. Cela nous permet de comprendre que nous ne sommes pas seul·es dans nos ressentis (de colère, de sidération, d'envie d'autres choses) et que nous pouvons imaginer et agir ensemble. Ce sont des espaces où l'on prend conscience qu'imaginer ensemble est un terreau fertile permettant de croiser les idées et de se libérer d'une trajectoire unique qui s'imposerait à nous. En rendant l'expérimentation collective et en soutenant la cocréation, ils obligent à réfléchir à comment nos collectifs incarnent les valeurs démocratiques, comment faire place à chacun et chacune et à la diversité. Par la confrontation aux autres et à des pensées très éloignées des nôtres,

---

<sup>23</sup> Ainsi, des mouvement survivalistes qui désinvestissent le champ politique et les pratiques délibératives (Masset, 2019), et les sectes religieuses, isolantes, naturalisant et amplifiant les dominations ne peuvent être considérés comme des espaces-laboratoire.

les espaces-laboratoire nous invitent à reformuler les orientations de nos sociétés comme des choix.

### *Des espaces d'ouverture et de créativité*

Les espaces-laboratoire sont des espaces d'ouverture et d'innovation : ils ouvrent les possibles, s'attachent à autoriser la pensée décalée tant qu'elle respecte les principes démocratiques. Les idées ne naissent pas naturellement dans la société : elles ont un centre de formation et de rayonnement (Douet, 2023 & Gramsci, 2024). Les espaces-laboratoire sont des lieux précieux pour la genèse et la diffusion de nouvelles idées. Par exemple, la Chartreuse Occupée défend et diffuse l'idée qu'un lieu ne doit pas être économiquement rentable pour être utile et à préserver. En multipliant les pistes et en débridant ce qu'on s'autorise à imaginer, les espaces-laboratoire aident à sortir des sentiments d'impuissance ou de sidération. Il s'agit aussi d'enrichir nos imaginaires en les croisant, en permettant de faire germer de nouvelles configurations et de s'entraîner à l'originalité, de sortir de l'impuissance réflexive en dessinant des pistes au-delà d'un réel pensé sans alternative.

Il s'agit aussi de prendre du plaisir contre la morosité de la fin de l'Histoire<sup>24</sup> : l'imagination d'alternatives, les efforts et les luttes pour les faire exister ne doivent pas appartenir qu'à la sphère du sérieux. Ils peuvent accueillir les plaisirs et les joies. Imaginer des possibles nous met en joie à l'idée de créer des bouts de collectivité, de les élargir, de transformer la société. Les espaces-laboratoire, et donc les lieux et les fictions-laboratoire, sont des sources d'inspiration pour d'autres possibles, des espaces d'émancipation face à la sidération qui débouchent l'horizon du pensable et, dès lors, réenchangent les imaginaires redonnant sens à l'exercice de penser ensemble et coconstruire demain. Ils travaillent nos fenêtres de l'acceptable en rendant l'inaudible possible et l'inacceptable enviable. En fréquentant ces espaces-laboratoire, qu'ils soient des lieux ou des récits, la notion de ce qui est possible et atteignable bouge.

### *Des espaces d'expérimentation*

Les espaces-laboratoire constituent une expérience ou une immersion. Ils nous invitent à tester, à expérimenter des idées ou des pratiques, que ce soit cognitivement ou physiquement. Les espaces-laboratoire visent à rendre possible les pistes, non seulement intellectuellement mais aussi émotionnellement. C'est une chose de penser « Ceci est effectivement possible », tout en se sentant loin (personnellement ou collectivement) d'une mise en réel. C'en est une autre de le sentir dans ses tripes « Ceci est

---

<sup>24</sup> La « fin de l'Histoire » est un concept politique supposant qu'un système politique, économique ou social pourrait devenir la finalité de l'évolution socioculturelle de l'Humanité, marquant la fin de l'évolution historique de nos sociétés (Fukuyama, 1992).

atteignable, on commence quand ?! ». En personnalisant la démarche de co-création, en se projetant nous-même dans un futur autre, nous pouvons rendre les possibles bien plus intimement réels et atteignables pour nos publics. Les espaces-laboratoire rendent l'alternative palpable, concrète et en cela nous redonne du pouvoir. Même si le résultat des expériences n'est pas toujours celui escompté, même si les propositions sont parfois vouées à l'échec, elles ont eu le mérite d'exister, d'être imaginées, partagées, vécues ou (res)senties.

Au final, ce n'est pas grave si on ne se retrouve pas complètement dans l'Accord anarchiste de Hron, dans une coopérative autogérée ou dans les luttes d'occupation des ZAD, le fait d'avoir expérimenté, en pensée, en visite ou dans nos vécus *un* autre possible ouvre la porte à notre capacité à en imaginer *d'autres*. Refaire exister *des* alternatives face au discours TINA qui nous martèle que seul le statu quo est souhaitable, c'est maintenir la fenêtre en mouvement pour éviter la sidération et l'impuissance et imaginer d'autres possibles désirables.

### 3. MISES EN PRATIQUE DE L'ESPACE-LABORATOIRE

Sur base de la section précédente, quelques pistes et des pratiques concrètes que nous pouvons mettre en place peuvent être identifiées : créer un lieu-laboratoire, transformer nos collectifs ou territoires en lieux-laboratoire, participer à des lieux-laboratoire, et aussi lire, écouter, voir des fictions-laboratoire, les partager ou même en créer.

Allons ici un pas plus loin dans la formulation de propositions concrètes, car de nombreuses questions restent ouvertes : peut-on participer à la création de fictions-laboratoire même si nous ne sommes pas écrivain-es ? Comment participer si nous n'aimons pas trop lire ou que nous n'avons pas la même aisance face aux mots, le même sentiment de légitimité face à l'expression ou lorsque nous sommes miné-es par des croyances intériorisées (« Ah mais moi, je n'ai pas d'imagination ! ») ? Et comment entraîner et muscler notre imagination pour pouvoir toujours mieux inventer des solutions à la sidération ? Et que faire en groupe si nous nous rassemblons dans un lieu et voulons en faire un espace-laboratoire ?

Nous proposons dans cette dernière partie deux pistes concrètes supplémentaires :

- Un exemple d'animation : des ateliers collaboratifs où se créent collectivement des fictions-laboratoire, s'inspirant librement des lieux-laboratoire : les labos-fiction.

- Quatre récits à éviter dans nos discours et dans nos collectifs, qui vont à l'encontre des caractéristiques des espaces-laboratoire.

### 3.1. Un exemple d'animation : les labos-fiction

Nous sommes toutes et tous, depuis qu'on est gosses, des conteuses, des conteurs. Nous savons raconter (nous le faisons tous les jours) et nous pouvons raconter à plusieurs, ce qui est à la fois fertile et renforce notre pouvoir d'action. Nous pouvons raconter nous-même nos échappées vers des mondes d'après, désirables et atteignables.

Les « labos-fiction » créés par les Ateliers de l'Antémonde<sup>25</sup> sont une méthode parmi d'autres pour créer et raconter à plusieurs têtes, pour accoucher et travailler les possibles. À la fois atelier d'écriture et jeu de rôle, les labos-fiction proposent de se rassembler pour se saisir collectivement de fils d'une situation actuelle et les tirer à travers le temps, le long d'une ligne de révolution, de transformation radicale de la société et de voir où on arrive. Les participant·es tirent des fils d'abord personnels, où iels se projettent dans un *après* désirable, différent, en rupture.

Proposons ici un déroulé possible de labo-fiction :

1. Proposer à un public un point de rupture (ou le définir avec lui). Ce point de rupture est le moment où la société va commencer à changer vers *autre chose*. Il est important de l'ancrer dans un événement récent, connu de toutes et tous, ou dans un événement imaginé dans un futur proche, et qui est appropriable par chacun et chacune.
2. Proposer à chaque participant·e de s'imaginer à un moment après le point de rupture. Cela peut être un an, cinq ou dix ans après. Où est-elle ? Que fait-il ? Comment ? Que veut-iel faire ? Il faut rappeler que, dans ce monde différent, nous pouvons être différent·es et nous pouvons construire différemment.
3. Elargir le champ des questions : « et les gens autour ? », « et le village ? », « et le quartier ? ».
4. Mettre en commun : se raconter nos futurs inventés, les joindre, voir les différences et les similitudes.
5. Elargir à nouveau : où est-on ? Que fait-on ? Le faisons-nous ensemble ? Comment fonctionne la communauté ? Les autres ? La société ? Qu'est-ce qui a changé ? Jusqu'où ?
6. Commencer à travers ces questions à construire une ou des communautés dans ce monde de l'après, en rappelant que nous pouvons imaginer des façons d'être ensemble différentes. Il ne faut pas obliger les participant·es à arriver à un consensus : il est possible que les projections ne se rejoignent pas et qu'iels construisent des

---

<sup>25</sup> <https://antemonde.org/labos-fiction/> (consulté le 4 août 2025)

communautés différentes. Il est alors intéressant de proposer d’imaginer les relations qu’elles pourraient entretenir.

Le labo-fiction présente des avantages pédagogiques :

- L’ancrage du point de rupture dans un réel connu le rend appropriable par un public large. D’une part, à travers ce point commun entre les participant·es, la rencontre avec l’autre est rendue possible par un vécu commun qui devient le point de départ de futurs communs imaginés. D’autre part, en ancrant ce point dans un réel appropriable, les transformations de la société qui s’ensuivent sont perçues comme plus accessibles, réalisables.
- Les phases d’élargissement successives, en alternant les moments d’exploration et de narration des itinéraires de vie individuels, leurs impacts sur la société qui se reconstruit et ce que la société reconstruite autrement permet pour chacun·e, permettent d’amener une politisation (en montrant les impacts de choix de société sur les individus) et un empouvoirement (en montrant l’impact qu’ont les individus et les collectifs sur les choix sociétaux).
- La création en groupe a aussi des avantages : ne pas chercher à donner seul·e une cohérence et une complexité à ce nouveau monde, ne pas se retrouver piégé dans la « pression de devoir se prouver personnellement » et, au final, en faire un jeu, des bouffées d’air face à une réalité, voire un réalisme, qui peut être étouffant·e. La multiplication des auteurs et des autrices met la figure du héros ou de l’héroïne en retrait et fait ressortir les communautés, les collectifs et les sociétés.

Les Ateliers de l’Antémonde proposent dans leurs labos-fiction de « débarquer dans l’Haraka », un *monde d’après* qui aurait pu être le nôtre, où les révolutions du printemps arabe ont amené la fin des États-nation et où des sociétés se sont organisées autrement, avec une technologie plus accessible, où les personnes-personnages redeviennent acteurs et actrices entre aventures et difficultés. À partir des imaginaires et des savoirs de chaque participant·e, une vision collective se construit, et de nouvelles façons de « faire société », multiples, bigarrées, se bâtissent sur les ruines du *réalisme*, de TINA (Les Ateliers de l’Antémonde, 2020).

Les points de rupture possibles, pour démarrer un labo-fiction, sont nombreux, tout comme les thématiques à détricoter. Nous pouvons en imaginer plusieurs se déroulant en Belgique :

- *Et si*, après les inondations de juillet 2021, les citoyen·nes prenaient du pouvoir pour changer la façon dont nous préservons les rives et nous bétonisons ? Qu’est-ce qui a changé ? Jusqu’où ?
- *Et si*, après les confinements lors de la pandémie de la Covid-19, un mouvement citoyen bousculait l’idéologie néolibérale du rendement

appliquée aux soins et au monde hospitalier. Et si la santé était vraiment pensée et construite comme un bien commun ? Et si le monde d'après était vraiment différent du monde d'avant ?

- *Et si* la victoire en septembre 2022 de la ZAD de la Chartreuse Occupée à Liège après six mois d'occupation inspirait d'autres collectifs à occuper et protéger des espaces menacés ? Et si la Belgique devenait une ZAD ?
- *Et si*, à la suite du scandale des PFAS en 2024, une mobilisation citoyenne avait provoqué une refonte complète des politiques environnementales et un contrôle citoyen des ressources d'eau ?
- *Et si*, en apprenant que la Belgique est responsable annuellement de la déforestation de 14.800 hectares à travers le monde, un mouvement traversait le pays et changeait radicalement nos besoins et notre façon de manger ?
- *Et si* l'occupation d'une ancienne friche industrielle à Charleroi donnait naissance à un mouvement généralisé de transformation des friches en pôles d'innovation écologique ?
- Et si les mesures austéritaires, anti-sociales et anti-environnementales menaient à une contestation généralisée et à des résistances citoyennes en tous genres, au point de nous faire basculer dans une société plus démocratique et plus égalitaire ?

Il s'agit dans chaque cas de partir d'un présent problématique, d'imaginer des bouts de solution, d'en élargir progressivement la portée et de construire ensemble des possibles, imparfaits mais infiniment plus désirables et atteignables.

« Et si ... ? Qu'est-ce qui a changé ? Jusqu'où ? »

L'imagination collective d'une société *autre*, désirable et atteignable à travers la méthode des labos-fiction permet à l'animateur ou à l'animatrice de travailler avec son public les trois conséquences des récits limitant notre pouvoir que nous avons identifié à la section 1.4. : la sidération, l'individualisation et le sentiment d'impuissance.

### 3.2. Quatre récits TINA-compatibles à éviter

Nous sommes façonné·es par les histoires, nous interagissons avec le monde à travers nos récits internalisés et ce qui est dicible dans nos sociétés dépend de ce qu'on se raconte. Nous avons identifié ici certains récits qui entrent en directe résonance avec le postulat de TINA qu'une unique voie est souhaitable et inéluctable. Même nos récits de lutte, de rébellion n'en sont pas exempts. Considérons quatre clichés qui sont fort communs et que nous devons tenir à l'œil et éloignés de nos récits-futurs en approche. Si nous voyons ces schémas narratifs émerger dans les co-créations de nos publics, il est important de pouvoir les nommer et les discuter.

### *Le héros*

Nos imaginaires sont emplis d'hommes providentiels, de héros et de messies. Ils<sup>26</sup> vont tout changer à eux seuls, soit grâce à leurs qualités et capacités spécifiques ou hors du commun, parce qu'ils y sont destinés ou parce qu'ils sont au bon moment, au bon endroit. Le cliché du Héros est généralement associé au syndrome du « sauveur blanc », qui peut être considéré dans un sens large de dominant vis-à-vis de dominé-es : de personnages de pays colonisateurs vis-à-vis de personnes colonisé-es, d'hommes vis-à-vis de femmes, de valides vis-à-vis de personnes en situation de handicap, d'ultra-riches vis-à-vis des autres, etc.

Ces schémas narratifs flattent un imaginaire où l'action est souvent individuelle et où la mise en branle du reste de la société est due aux actions d'un seul homme, voire d'un seul homme mieux placé que nous dans l'ordre sociétal. Le héros n'est quasi jamais un collectif. Si nous n'avons que des héros pour nous sauver, nous sommes affaiblis face à des problèmes sociétaux demandant des solutions collectives. Nous allons avoir du mal à imaginer ce qui sera nécessaire, à nous rassembler. Nous allons attendre que quelqu'un d'autre apporte une solution.

Exemples :

- John Connor dans *The Terminator* (James Cameron, 1984), l'homme dont la naissance et la vie doivent être préservées à tout prix pour permettre de vaincre l'intelligence artificielle SkyNet en 2029.
- Néo dans *The Matrix* (Lana & Lilly Wachowski, 1999), l'homme prophétisé, capable de maîtriser la Matrice (de changer la réalité) et de mener la révolution contre les Machines.
- Tony Stark dans *Iron Man* (cocréé par Stan Lee, Larry Lieber, Don Heck et Jack Kirby en 1962), l'homme d'affaire et inventeur ultra-riche qui finit par se détourner de la vente d'arme (mais pas de sa fortune, ni du capitalisme) pour devenir un défenseur de l'opprimé (mais sans s'attaquer frontalement aux systèmes oppresseurs).

### *L'utopie au sens étroit du terme*

En littérature, une utopie est une communauté imaginaire qui est parfaite pour les personnes qui en font partie. Elle représente une construction sociétale idéale, au départ d'une façon de voir ou d'organiser le monde. Les utopies présentent le défaut d'invisibiliser les conflits et les tensions, car tout est résolu, tout est atteint. Une utopie, sans faille et sans (r)évolution, a ainsi

---

<sup>26</sup> Généré au masculin à dessein.

les mêmes prétentions d'être « la fin de l'Histoire » que TINA, gommant les alternatives.

L'utopie, dans sa version lisse, présente deux défauts. En premier, en étant elle aussi une fin de l'histoire, elle peut être aussi appauvrissante que TINA pour nos capacités d'imagination. Deuxièmement, en demandant la perfection, elle exige une réflexion et un positionnement sans faille dans la co-construction de ce récit à plusieurs. Or, cette exigence est certainement l'un des meilleurs moyens pour tergiverser sans fin, pour abandonner devant l'ampleur de la tâche ou, encore plus probablement, pour se retrouver bloqué-es, sans même oser poser le premier mot – ne parlons même pas du premier pas.

A côté des utopies, l'autrice Ursula K. Le Guin parle d'« utopie ambiguë » pour nommer des sociétés imaginaires, qui sont ambiguëment bonnes mais qui laissent percevoir des tensions et où les conflits et la violence existent sans prendre pour autant le devant de la scène (Molina, 2016). Préférons ces récits où les personnages sont en voyage *vers* l'utopie, à travers un engagement politisé, porteurs de transformation (Carabédian, 2016).

En somme, nous ne devrions pas nous contraindre dans nos démarches pédagogiques à imaginer le parfait – il est inatteignable. A la place des « lieux parfaits », permettons à nos publics d'imaginer des laboratoires qui ouvrent au rêve, mais restent bien ancrés dans le réel. Des laboratoires dés-idéalisés, imparfaits, qui n'ont pas réponse à tout, mais qui sont optimistes, critiques, qui se généralisent, en chemin vers des utopies.

Par exemple, dans *La Belle Verte*, la civilisation égalitaire, anarchiste et harmonieuse de la planète Verte dont le passé industriel est tellement lointain que la transition n'est pas discutée et dont les pouvoirs psychiques suffisent à « déconnecter » les Terriens qu'ils et elles rencontrent pour les faire changer de philosophie (Coline Serreau, 1996).

### *Le technofix*<sup>27</sup>

L'idée que les solutions aux crises environnementales vont être apportées uniquement par des technologies innovantes, propres et plus performantes, qui ne peuvent être atteintes que dans ce même système et ne demandent pas de remise en cause profonde des systèmes néolibéraux, capitalistes et extractivistes a encore de beaux jours devant elle<sup>28</sup>. Les problèmes de ce récit sont multiples : l'incertitude de l'efficacité des solutions projetées (le tout-digital économise du papier, certes, mais est un gouffre énergétique), les technologies nécessaires sont toujours celles du

---

<sup>27</sup> Le mot « technofix » ou « techno-fix » est issu de la littérature anglophone pour désigner la résolution par la technique ou la technologique d'un problème social.

<sup>28</sup> Si la figure du héros scientifique a presque disparu après les années 1950, et bien que l'usage de la technologie comme solution soit contrebalancé par de nombreux récits mettant en garde contre des technologies, leurs usages ou leur omniprésence reste une réalité.

lendemain (cela fait 50 ans que la fusion nucléaire est promise pour dans 20 ans), l'effet rebond<sup>29</sup> et la complexité technologique nous rendant dépendant d'une poignée de compagnies, voire de personnes accumulant un pouvoir énorme et foncièrement antidémocratique. Le message est souvent le même : ce n'est pas si grave si nous détruisons aujourd'hui, car c'est réversible et nous pourrions rebâtir demain.

Au final, les récits de technofix servent TINA : rien n'a besoin d'être remis en question, nous avons juste à attendre des solutions technologiques compatibles avec le néo-libéralisme et qui, le plus souvent, lorsqu'elles arrivent, rapportent de l'argent et du pouvoir à ceux qui en ont déjà.

Si nous ne dépassons pas le technofix dans nos histoires, nous allons avoir du mal à remettre en question en profondeur nos façons de faire société, nous allons dépendre de technologies qui, même si elles étaient efficaces, seront trop complexes pour être réparées, adaptées et nous serons toujours vassaux de techno-compagnies toujours plus puissantes.

Exemples :

- L'ingénierie génétique dans *Jurassic Park* (Michael Crichton, 1990), qui envisage la solution à l'extinction d'espèces animales menacées, tel le Condor des Andes, sous l'angle du clonage par la compagnie InGen plutôt que la régulation de la chasse ou de l'éducation des agriculteur·ices.
- La manipulation atmosphérique dans *Aliens et Prometheus* (James Cameron, 1986 et Ridley Scott, 2012), où l'élimination des gaz à effets de serre et autres polluants est réalisée grâce à de gigantesques processeurs atmosphériques construits et contrôlés par la Weyland-Yutani, plutôt qu'à travers la régulation et l'arrêt des activités polluantes.
- L'ingénierie robotique dans *Hated in the Nation* (James Hawke et Charlie Brooker, *Black Mirror*, saison 3, épisode 6, 2016), où la disparition des abeilles et autres insectes pollinisateurs et la catastrophe écologique qui s'en suit mène à l'utilisation généralisée en Angleterre d'abeilles mécaniques autonomes et auto-répliquantes de la compagnie Granular, plutôt que l'arrêt de l'emploi des pesticides et la fin de la diminution des prairies et autres espaces fleuris.

### *La nature destructrice humaine*

« *Homo homini lupus est* » dirait un latiniste. « *Homo naturae lupus est* » répond un autre. « L'Homme est un loup pour l'homme » et « l'Homme est un loup pour la nature » entretiennent une idée commune : l'espèce humaine serait intrinsèquement prédatrice et destructrice du vivant, humain comme

---

<sup>29</sup> Où l'amélioration de l'efficacité d'utilisation d'une ressource est suivie d'une augmentation de la consommation totale de la ressource en question.

non-humain. Nous serions, par nature, destructeur de nos environnements, prédateurs envers les autres vivants et envers nous-même. C'est dans notre ADN, dans notre cerveau, dans ce que nous sommes au plus profond.

C'est un récit qui s'appuie erronément sur des faits scientifiques, parfois déformés, parfois dépassés. L'exemple le plus marquant en est la mauvaise compréhension de la théorie de l'évolution darwiniste et son application à la sphère sociale : la formule de « la survie du plus adapté [à se reproduire] » de Herbert Spencer, qui interprète *L'Origine des espèces* de Charles Darwin, est devenue dans certains imaginaires (entre autres capitalistes et masculinistes) « la survie du plus fort ». La découverte que les chimpanzés pouvaient être des êtres violents a conduit à des justifications des actes violents humains : si nos plus proches cousins sont naturellement violents, nos actes violents sont donc naturels. La découverte des bonobos, nos cousins tout aussi proches, qui, s'ils ne sont pas exempts d'actes de violence, ont des techniques d'apaisement et de résolutions des conflits tout autre, aurait pu mettre à mal cette conclusion. En conséquence, selon ces récits, la violence et la domination ne sont pas à remettre en cause : elles seraient des expressions naturelles de ce que nous sommes, voire deviendraient même enviables.

Cette idée du « naturellement violent, naturellement destructeur » qui ne remet pas en cause la domination est une des bases idéologiques du néolibéralisme, du racisme et du fascisme : si nous ne dominons pas en premier, nous serons dominé-es. C'est aussi dire que, pour contrer notre violence naturelle, un pouvoir autoritaire fort, imposant un ordre et un cadre strict, est nécessaire. Dès lors, toutes propositions pour construire des sociétés désordonnées, décentralisées ou anti-autoritaires sont vouées à l'échec, voire sont dangereuses.

Finalement, raconter cela, c'est reprendre ce que TINA dit sur la société : « c'est ainsi » et « ça ne changera pas ». Pourquoi essayer de changer ce qui est « naturel » ? Il est important de mettre un cadre social, culturel, économique et systémique sur les notions de violence, de domination et de destruction. Si nous nous racontons que « les humain·es » sont et ont toujours été ainsi, nous ne ferons pas changer les normes sociétales qui encadrent, permettent et encouragent les dominations, les violences et les destructions. Nous serons toujours sexistes, racistes, homophobes, transphobes, capitalistes, colonialistes, extractivistes, etc. Méfions-nous de l'appel au naturel, surtout lorsque celui-ci fait l'impasse sur les travaux montrant des exemples de coopération, de comportements sexuels non-hétérosexuels, de groupes sociaux non-patriarcaux, etc.

Exemples :

- Le retour à la violence, décrite comme tribale, du groupe d'enfants de bonnes familles après avoir échoués sur une île déserte dans *Sa Majesté des mouches* (William Golding, 1954).

- L'autodestruction des civilisations humaines et la répétition des mêmes systèmes de domination par la civilisation primate non-humaine dans *La Planète des singes* (Franklin Schaffner, 1968, d'après le roman de Pierre Boulle, 1963).
- Les nombreux visiteurs du parc d'attraction, dans la série *Westworld*, s'adonnant à des actes de violence, car ils sont à la fois autorisés et sans conséquence (Jonathan Nolan & Lisa Joy, 2016, adaptant le film de Michael Crichton, 1973).



Sortir de l'emprise de TINA demande de multiplier et d'expérimenter d'autres récits, d'autres pratiques collectives et d'autres imaginaires. Les fictions et les lieux-laboratoire ouvrent des brèches dans le fatalisme et redonnent de la légitimité à l'espoir et à l'action collective. Cette capacité à ouvrir la fenêtre peut être partagée à un public large grâce à des méthodes telles les labos-fiction qui permettent d'imaginer des ailleurs et des autrement. Les labos-fiction, en tant qu'espaces d'écriture et de projection collaborative, offrent une réponse concrète et mobilisable par les associations à la sidération, à l'impuissance et à l'individualisation imposées par le récit dominant.

## CONCLUSION

Nous sommes des *Homo narrans*<sup>30</sup> : nous racontons pour comprendre, pour nous faire comprendre, pour convaincre, pour imaginer les possibles. Nous racontons des récits comme nous manions un outil : nous façonnons, nous transmettons, nous changeons les autres, nous nous changeons. Nous transformons ce que nous considérons comme possible.

Certains récits comme TINA ont pris au fil du temps beaucoup trop de place, avec comme conséquence de réduire notre capacité d'action. *There Is No Alternative* restreint les possibilités d'imaginer et de construire des voies de sortie au statu quo. C'est le sujet de cette étude : tout comme les récits peuvent nous empouvoier, ils peuvent aussi nous priver de notre pouvoir, nous laisser sonnés par des affirmations répétées contre lesquelles nous ne nous sentons pas habilités ou outillés à répondre.

Cette étude vise à nous redonner prise sur les récits qui nous dominent et plus particulièrement sur TINA :

- En resituant TINA et son cortège de déclinaisons (« nous sommes forcés de mettre en place des politiques d'austérité », « il faut faire des économies » ...) comme un récit parmi d'autres et non comme LA vérité ;
- En vulgarisant la notion de fenêtre d'Overton qui montre que l'acceptable et le pensable dans une société sont des choix et des construits sociaux et politiques. Ainsi, nous voulons comprendre comment nous pouvons agir et nous réapproprier le cadre dans lequel nous sommes autorisés à raconter nos histoires, comment nous pouvons élargir suffisamment la fenêtre du pensable pour rouvrir la possibilité de penser des alternatives, de réenchanter et de déployer nos imaginaires.
- En démasquant les stratégies de TINA : transformer tout choix en inéluctabilité, transformer ceux qui gouvernent en simple exécutant·es d'une nécessité inéluctable, faire passer ceux qui pensent et veulent des alternatives souhaitables comme des naïfs et des naïves.
- En développant l'idée d'espaces-laboratoire comme espaces de résistance aux impacts affaiblissants de TINA. Des espaces pour construire ensemble des « et si ? » comme stratégie de résistance à une trajectoire unique.
- En identifiant des points d'attention dans les discours que nous racontons.

---

<sup>30</sup> « Nous qui racontons » est un nom binomial proposé par Walter Fisher en 1984 pour nous décrire et qui souligne par-là qu'un trait essentiel de l'humain pourrait être de raconter des histoires.

- En encourageant la participation à des espaces-laboratoire. Nous arguons – nous racontons en fait – que les espaces-laboratoire, qu'ils se situent sur des territoires concrets ou dans des territoires imaginaires, enrichissent ce que nous pensons possibles. Les espaces-laboratoire nous aident à raconter des nouveaux récits et à créer des sociétés plus justes et plus vertes, qui commencent par « et si ? ». Ils nous soutiennent pour sortir de l'état d'impuissance réflexive, nous outillent face à TINA et nous poussent à l'implication concrète.

Rappelons-nous que nous nous façonnons nous-même à travers ce que nous racontons. Les récits ne sont jamais neutres : ils nous meuvent ou nous immobilisent. Dans toutes nos histoires, nous disons aux autres et à nous-même : « c'est ainsi » ou « et si ? ». Quelques mots qui ferment ou qui ouvrent et font toute la différence.

Face au vol des possibles par TINA, il est important et nécessaire de rendre les alternatives désirables à visibles, à discutables et de mettre en lumière les lieux où elles adviennent. Et si on luttait à coup de « et si... on imaginait et vivait des alternatives ? »

## RÉFÉRENCES

- Les Ateliers de l'Antémonde. (2020). Manufacture des utopies. <https://antemonde.org/textes/manufacture-des-utopies/>
- Babou, I. (2023). L'écologie aux marges : vivre et créer dans les ruines du capitalisme. *Eterotopia*.
- Baldassi, M. (2014). La science-fiction pour « habiter les mondes en préparation » : Entretien avec Yannick Rumpala. *Pop-up Urbain*. <https://www.pop-up-urbain.com/la-science-fiction-pour-habiter-les-mondes-en-preparation-entretien-avec-yannick-rumpala-maitre-de-conference-en-sciences-politiques/>
- Claerbout, E. (2023). Une anthropologie des espaces. Enquête à partir de la Chartreuse Occupée [Mémoire, Université de Liège]. <https://matheo.uliege.be/handle/2268.2/16723>
- Darras, E. (2019). Ce que politiser veut dire. Article en préparation. hal-02285491
- Debord, G. (1967). *La société du spectacle*. Buchet/Chastel.
- De Bouver, E., Dufrasne, M. et Compère, A. (2024), « Accompagner et penser les "éco-anxiétés". Du sentiment d'impuissance à l'émancipation », in « Études », publications d'Écotopie – laboratoire d'écopédagogie.
- Defilippi, F. (2022). Il n'y a pas d'alternative : Les imaginaires de l'innovation dans les discours d'Emmanuel Macron. *Interfaces numériques*, 11(1). <https://doi.org/10.25965/interfaces-numeriques.4755>
- Douet, Y. (2023). *L'hégémonie et la révolution : Gramsci penseur politique*. Éditions Amsterdam.
- Écotopie (2022). Les saisons de l'engagement. *Écotopie - laboratoire d'écopédagogie*.
- Feyereisen, M. (2024). La friche punk : plaidoyer pour une occupation généralisée. *Écotopie - laboratoire d'écopédagogie*.
- Fisher, W. R. (1984). Narration as a human communication paradigm: The case of public moral argument. *Communication Monographs*, 51(1), 1-22. <https://doi.org/10.1080/03637758409390180>
- Fisher, M. (2009). *Capitalist realism: is there no alternative?* Zero Books.
- Fukuyama, F. (1992). *The End of History and the Last Man*. Free Press.
- Gramsci, A. (2024). *L'hégémonie culturelle*. Payot & Rivages.
- Hasher, L., Goldstein, D., & Toppino T. (1977). Frequency and the conference of referential validity. *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 16(1), 107-112. [https://doi.org/10.1016/S0022-5371\(77\)80012-1](https://doi.org/10.1016/S0022-5371(77)80012-1)
- Hallin, D. (1986). *The Uncensored War: The Media and Vietnam*. Oxford University Press.
- Heider, F., & Simmel, M. (1944). An Experimental Study of Apparent Behavior. *The American Journal of Psychology*, 57(2), 243-259. <https://doi.org/10.2307/1416950>
- Krauss, C., & Urban, U. (2013). Pourquoi la narration? Entretien avec Yves Citton. *Lendemains*, 149, 79-95.
- Lecolle, M. (2023). Les mots de la narration histoire, récit, narration : Note lexicale. *Pratiques*, 197-198. <https://doi.org/10.4000/pratiques.12673>
- Lehman, J. G. (2010). An introduction to the Overton window of political possibility. *Mackinac Center for Public Policy*. <https://www.mackinac.org/OvertonWindow>
- Malms, A. (2021). *How to Blow Up a Pipeline: Learning to Fight in a World on Fire*. Verso Books.
- Marcq, G. (2024). « Soyez réalistes ! » Pile je gagne, face tu perds : l'arnaque de l'appel au réalisme. *Écotopie – laboratoire d'écopédagogie*.

- Mattoug, C. (2021). La friche urbaine, terre d'exploration du désordre et de l'informel ? Contribution d'une approche ethno-géographique des friches urbaines à une poétique de l'urbanisme. *Textes et contextes*, 16-2. <https://doi.org/10.58335/textesetcontextes.3296>
- MOC (2019), Élections du 26 mai 2019 : les 11 revendications du Mouvement Ouvrier Chrétien. Pour des alternatives solidaires ! URL : <https://mocliege.be/wp-content/uploads/2019/06/Alternatives-Solidaires.pdf> (consulté le 4 août 2025)
- Molina, J.-B. (2022). Spéculativismes : sortir du réalisme capitaliste par la fiction spéculative. *Le Journal de Culture & Démocratie*, 55.
- Murzilli, N. (2004). La possibilisation du monde : Littérature et expérience de pensée. *Critique*, 682(3), 219-234. <https://doi.org/10.3917/criti.682.0219>
- Porcher, T. (2022). *Mon dictionnaire d'économie. Comprendre, se positionner, débattre*. Fayard.
- Rumpala, Y. (2016). Que faire face à l'apocalypse ? Sur les représentations et les ressources de la science-fiction devant la fin d'un monde. *Questions de communication*, 30, 309-334. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10796>
- Rumpala, Y. (2018). *Hors des décombres du monde: Écologie, science-fiction et éthique du futur*. Champ Vallon.
- Sebbah, F.-D., & Romele, A. (Eds.) (2025). *Imaginaires technologiques*. Presses Universitaires de Paris Nanterre
- Séville, A. (2017). From 'one right way' to 'one ruinous way'? Discursive shifts in 'There is no alternative'. *European Political Science Review*, 9(3), 449-470. <https://doi.org/10.1017/s1755773916000035>
- Simon. (2023). Retour sur une victoire pour la préservation d'un espace vert : la lutte pour la Chartreuse. *PSL*. <https://fr.socialisme.be/94878/retour-sur-une-victoire-pour-la-preservation-dun-espace-vert-la-lutte-pour-la-chartreuse>

## REMERCIEMENTS

Pour cette étude, nous tenons particulièrement à remercier Maëlle Dufrasne et Marlène Feyereisen pour vos lectures critiques, créatrices d'alternatives de l'étude qui, à l'image de ce qu'elle propose, n'a eu de cesse de se ré-imaginer, de croiser des points de vue et de s'enrichir.

Merci à Sara Peeters pour ta relecture attentive et ta chasse aux coquilles et aux contre-sens. Merci d'avoir laissé le temps à l'étude de mijoter et d'avoir su dire quand il était temps de passer à table.

Nous remercions également l'ensemble des membres de l'équipe pour leurs multiples contributions qui, par leur implication dans la vie de l'équipe, ont contribué à façonner le propos de cette étude de diverses manières bien réelles, mais qu'il est parfois difficile de pouvoir nommer. Merci donc aussi à Thibault Durand (formateur) et Lies Vanhauwere (administration et communication).

**Écotopie - laboratoire d'écopédagogie**, est une association d'éducation permanente composée de formateurs-chercheurs et de formatrices-chercheuses et engagée pour une transformation de la société en s'appuyant sur une éducation relative à l'environnement (ErE).

### Analyses et études

Les publications d'Écotopie (analyses, outils, recherches et études) ont pour objectif de susciter la réflexion et le débat, et de soutenir l'action. Cette étude s'inscrit dans la ligne éditoriale d'Écotopie. Par nos publications, nous visons à :

- Politiser les questions environnementales (ou écologiser les questions politiques et sociales),
- Rendre les pédagogies environnementales émancipatrices.

Toutes nos publications sont disponibles gratuitement sur notre site [www.ecotopie.be](http://www.ecotopie.be)

Nos publications sont le fruit du travail collectif réalisé chez Écotopie et des réflexions issues des échanges avec nos publics et avec les acteurs et actrices de terrain.

### Pour citer cette étude

Marcq G., De Bouver, E. (2025) « Lutter à coup de "et si..." », in « Études », publications d'Écotopie – laboratoire d'écopédagogie.

Editrice responsable : Sara Peeters



### Circulation

Les publications d'Écotopie sont en licence Creative Commons CC BY-NC-SA et s'inscrivent donc dans la philosophie des communs. Cette licence permet toute exploitation de l'œuvre (partager, copier, reproduire, distribuer, communiquer, réutiliser, adapter) par tous moyens, sous tous formats. Toutes les exploitations de l'œuvre ou des œuvres dérivées, sauf à des fins commerciales, sont possibles. Cela est possible pour autant que les obligations d'attribution, de non-utilisation commerciale et de partage dans les mêmes conditions sont respectées.



**Écotopie asbl** – laboratoire d'écopédagogie  
Rue Fusch 3, 4000 Liège  
☎ +32 (0)4 250 95 84  
✉ [info@ecotopie.be](mailto:info@ecotopie.be) 🌐 [www.ecotopie.be](http://www.ecotopie.be)  
N° d'entreprise : 0445.550.395 – RPM Liège

